



GRINGE

ENSEMBLE,

ON ABOIE EN SILENCE

RENTREE LITTÉRAIRE

Un récit sans complaisance,
une déclaration d'amour fraternel.

Delphine de Vigan

WAGRAM

HarperCollins
FRANCE



GRINGE

ENSEMBLE,

ON ABOIE EN SILENCE

RENTÉE LITTÉRAIRE

Un récit sans complaisance,
une déclaration d'amour fraternel.

Delphine de Vigan

WAGRAM

Harper
Collins

GRINGE
{GUILLAUME TRANCHANT}

ENSEMBLE,
ON ABOIE EN SILENCE

RÉCIT

Composé à partir d'échanges menés avec
Thibault Tranchant

Harper
Collins
TRAVERSEE

 WAGRAM
livres

*« Ce n'est pas un signe de bonne santé mentale d'être bien
adapté à une société malade. »*

JIDDU KRISHNAMURTI

POUR 10 K, T'Y VAS OU PAS ?

— M. Tranchant, bonjour. On est tombés un peu par hasard sur une interview où vous parlez de vos références littéraires et de la maladie de votre frère. Vous savez quoi ? On adorerait que vous puissiez en faire un livre. Imaginez : sous forme de récits alternés, vous raconteriez l'épopée de deux frères traversés par la fracture. Un objet littéraire capable de documenter l'air de rien, mais aussi d'éclairer, d'émouvoir, et même de sidérer le lecteur. Un récit qui lui ferait découvrir deux nouveaux auteurs par la même occasion...

— Ben... C'est-à-dire que...

— Vous pourriez interroger votre frère sur ses souvenirs, sa maladie, et retranscrire tout ça. Et puisqu'il écrit, vous pourriez même lui demander de participer ?

Ils veulent pas que je leur file aussi sa taille de caleçon et son numéro de carte bancaire ?

— On vous propose une avance de 10 K.

— Comme ça, sans avoir rien lu ?

Moi qui sentais ma bonne étoile se faire la malle depuis un moment, je ne pense plus à rien sauf bénéfices. Poser un orteil chez les dramaturges, ce serait nous assurer des rentes faciles, mettre à profit les talents d'écriture de mon frère sans trop me fouler, et la possibilité de réitérer l'expérience à volonté, ensemble ou séparément, si tant est qu'elle soit convaincante à l'arrivée. Boulot facile, argent rapide. Banco je dis oui, banco j'appelle mon frère.

— Allô, Thibault ? Devine quoi : une maison d'édition propose de nous filer des thunes pour qu'on raconte nos vies... T'as toujours les textes que t'as écrits sur l'HP ?

— ...

— Thibault ?

— Ouais. Mais non. J'ai rien décoffré depuis trois ans et surtout, qu'est-ce qu'ils en ont à foutre de nous et de nos vies ? La littérature, c'est sérieux. Et puis, j'ai pas envie de vivre l'intrusion.

À ce moment précis, je me souviens m'être dit que s'asseoir sur dix mille euros pourrait endommager n'importe quel cul, qu'il fût assis sur un Louis XIII ou sur une chaise pliante. Je ne suis pas royaliste, mais pas question de retourner faire du camping.

— J'ai un train dans quarante minutes, je viens te voir !

Complicé d'identifier la ou les vraies raisons de son refus. Et je sais mon frère tout à fait capable d'invoquer quelque prétexte brumeux afin d'étouffer la vérité. Pour espérer le convaincre de s'embarquer avec moi dans cette lucrative aventure, je dois donc rapidement élucider le mystère, sans toutefois attendre aucune aide de sa part s'il décidait de rester opaque.

À mesure que le train s'enfonce dans le pays, je remonte dans nos souvenirs jusqu'à en saisir un.

Décembre 2007. Pour les fêtes, notre mère nous rassemble tous les trois dans un appartement collé au Trocadéro, que lui a prêté une amie. Thibault subit ses symptômes depuis plusieurs années et se retrouve ainsi plongé dans un mutisme quasi total. Hallucinations visuelles, sonores ; il parvient parfois à nous les raconter, mais avec une telle imprécision que je me demande souvent si son état de confusion mentale en est la cause, ou bien une tout autre vérité qui m'échappe. Un secret qu'il choisirait de garder religieusement pour lui.

Après le dîner, notre mère part se coucher. Nous voilà seuls, mon frère et moi, vautrés dans le canapé devant un programme télé quelconque.

L'un de ses fascinants rituels débute alors.

Un mot grommelé à voix basse. Puis deux. Suivis de rires étouffés.

D'habitude impassible, le regard éteint et les traits fermés, son visage soudain se crispe puis se desserre, va d'une expression à l'autre et, alors que j'observe la scène, toujours avec le même ravissement, ses yeux se figent sur

un coin vide de la pièce. Passé de longues secondes, il se tourne vers moi en souriant :

— Elle s'appelle Anna. Tu l'intimides.

— Hein ?

— Y a une fille là, Anna. Elle est assise en tailleur dans l'encoignure du salon et elle te regarde. Ça fait plusieurs jours qu'elle me suit. Y a ses deux parents aussi.

Quand ton frangin plonge son regard habité dans le tien et te balance un truc pareil, tu as vite fait de remettre en question l'ordre de tes croyances établies. Et c'est très bizarre pour le cartésien que je suis de l'admettre, mais c'est mon frère, du coup j'y crois. Enfin, je crois. En fait, je flippe. Pourtant, je garde la tête froide. Je garde la tête froide, mais pas question de jeter un œil en direction d'Anna.

— Ça t'arrive souvent de faire ces rencontres ?

— ...

— Pourquoi tu me le dis que maintenant ?

— C'est Anna qui a voulu que je te le dise, pas moi.

— Pourquoi pas toi ?

— Moi, je te fais confiance, mais elles, elles sont pas toutes d'accord pour que j'en parle.

— Elles ?

— Les voix que j'entends.

Je viens probablement de mettre le doigt sur la raison du pourquoi. Si sa première réaction a été de me balancer un « non » catégorique quand je lui ai proposé ce projet d'écriture à deux, c'est peut-être que mon frère a passé un accord tacite avec les voix qu'il entend et qui lui interdisent de révéler leur existence à quiconque.

J'arrive en gare de Sète, et mon calvaire ne fait que commencer. Je me dirige droit vers un conflit de loyauté.

Le connaissant, je le sais déjà tiraillé entre la volonté de ne pas trahir ses voix et celle de ne pas me décevoir. Quant à moi, je refuse d'instrumentaliser son affection. Que faire ? Jusqu'ici, j'ai toujours exclu la censure dans mon boulot, ce n'est pas pour me soumettre à la volonté de voix imaginaires ! Je pourrais les inviter à participer... C'est peut-être ça, la clé, les intégrer au

processus d'écriture. Oui, mais comment ? Il éprouve déjà tant de mal à m'en parler, comment lui faire accepter l'idée de livrer son secret sur papier ?

Je dois me rendre à l'évidence, ce livre ne pourra jamais exister. Font chier, ces voix ! D'ailleurs, qu'est-ce qu'elles ont à dire, elles ?

Je sonne en bas de chez lui.

— Ouais ?

— Thibault, qu'est-ce qu'elles ont à dire, tes voix ?

THIBAUT,

Plus le temps passe, plus je deviens indolent. Il n'y a presque plus qu'à ton contact que je fais l'effort de sortir de ma réserve. Avec toujours ce besoin de te protéger. Comme quand on était petits, que la cloche de 10 h 30 sonnait et que je me dépêchais de remonter le préau de l'école jusqu'à la grille qui séparait nos deux cours pour guetter ta sortie et m'assurer que tu allais bien. Il y avait cet énorme chêne près des toilettes des garçons, sur lequel je reproduisais les coups de pied retournés du Chevalier Lumière, pour envoyer un signal aux inconscients qui t'auraient cherché des noises.

Il ne pouvait rien t'arriver. Tu avais un frère dans la cour des grands, qui maîtrisait en théorie les rudiments du karaté et qui veillait sur toi.

En théorie. Dans la pratique, ta garde rapprochée laissait parfois à désirer.

Parce qu'un jour j'ai foiré ma mission. J'ai même fait mieux que ça : je t'ai tué.

Mon pote Nico fêtait ses sept ans à quelques maisons de la nôtre – maman avait dû me filer la permission d'y aller à condition que tu viennes avec moi – et, alors qu'on jouait dans sa chambre à balancer des fléchettes dans ses posters de Roberto Baggio, à établir de fragiles pyramides humaines jusqu'au plafond et à s'envoyer des oreillers dans la tronche, j'ai testé sur toi une de mes fameuses planchettes japonaises pas encore tout à fait au point.

Je revois la scène au ralenti.

Au milieu du chaos provoqué par des enfants qui s'auto-tamponnent de bon cœur, toi, le plus petit d'entre nous, apparaissant soudain dans mon champ de vision, mes deux mains t'entraînant au sol, une jambe posée en ressort sur ton buste et, la seconde d'après, ton corps miniature catapulté jusque sur une malle en bois qui se trouvait derrière. Un bruit sourd. Des cris d'effroi. Un filet rouge marbrant ton front. Des pleurs. Les parents qui

accourent et t'emmènent aux urgences. Et moi, prostré là, assis sur une moquette blanche maculée de ton sang.

« J'ai tué mon frère. »

C'est ce que je me suis répété en boucle, inconsolable, persuadé d'être redevenu fils unique.

Heureusement, tu as réapparu quelques heures plus tard avec deux points de suture et un câlin rédempteur dont tu as toujours eu le secret.

Si je mettais un point d'honneur à vouloir te protéger des dangers du monde, la vérité, c'est que j'étais agité. Trop agité. Je ne tenais pas en place. Et, dans l'intimité de nos rapports, qui pouvait te protéger de moi ?

Au cours de ma quête éperdue de conneries à faire, tu te retrouvais souvent aux premières loges, quand je ne décidais pas de t'attribuer le premier rôle.

Tu te souviens du jardin de la grand-mère, décapité avec un sabre en plastique ? Putain, c'était jouissif. Non pas que ses rosiers rangés au carré m'emmerdaient particulièrement, mais fallait que j'élague. Que j'aère un peu. Que je la rende plus barge qu'elle n'était. Je l'adorais, mais je supportais mal la rigidité du cadre qu'elle nous imposait. La toilette au bidet, pieds nus sur le carrelage froid, l'eau de Cologne dans les cheveux, les patins pour glisser sur le parquet, ses *Feux de l'amour*, sa messe du dimanche matin. J'étouffais. Elle était ce que la Pologne avait érigé de plus solide en matière de monument d'hystérie. Alors, quitte à déborder, mon remède à tout ça a été de t'emmener dans la marge avec moi. De te protéger de toutes mes forces, tout en étant le pire des modèles.

Aujourd'hui, les dangers du monde qui t'entoure ont changé de nature. Et c'est de toi que j'aimerais te protéger.

Du regard des autres aussi.

Je n'ai pas vraiment été ce qu'on appelle un frangin exemplaire, mais ce Chevalier Lumière de deux ans ton aîné, le même qui filait des coups de pied aux arbres, ce chevalier-là existe encore. Ça fait près de dix ans qu'il me souffle de jeter mes forces dans une bataille sans répit à tes côtés.

« MOT PARLÉ, MOT PENSÉ,
MOT ENTENDU, DEVIENS LUMIÈRE!
SANS TE COMPRENDRE
POUR TE CONFONDRE. »

© THIBAUT TRANCHANT



BÉBÉS ANTITHÈSES

Nos parents ont mis au monde la parfaite antithèse. Bébé tout sourire contre bébé pleurnicheur.

Enfant, on le trimballe partout. Mon frère s'endort exactement là où on le pose. Quant à moi, c'est une autre histoire. Il faut que je tombe de fatigue, épuisé de chialer, pour daigner m'assoupir sur les genoux des copines de théâtre de notre mère.

Je suis colérique, précieux, angoissé. Thibault, lui, lèche les plaquettes de beurre et franchit les barreaux en fer de son lit pour dévaler à quatre pattes les marches de la maison. Adorable, mais frondeur.

Dans les manèges, il se penche aux trois quarts pour choper la queue du Mickey. Et moi, je louche de travers sur les enfants qui l'attrapent, en reniflant ma morve de frustration.

Quand je parviens à coller mes skis en V pour réaliser un chasse-neige des plus étudiés, Thibault, lui, déboule sans bâtons, hurlant aux autres de se pousser avant d'aller se prendre les filets en bout de piste. Le plaisir de la prise de risques, alors que j'établis de savants calculs pour les minimiser.

Thibault est candide, je suis calculateur. Il est sociable, je sélectionne.

Chez les louveteaux de Cergy, il vit ses plus belles aventures au grand air. J'enterre les G. I. Joe du voisin dans le jardin en espérant qu'il les oublie.

Quand je prends une glace et que vient son tour, Thibault répond : « Comme Guillaume. »

Avec ses étrennes de Noël, je lui fais acheter des T-shirts trop grands pour pouvoir les porter.

Il est généreux. Je pique des crises. Il ne comprend pas la méchanceté, j'en fais un art de vivre.

Et puis, à dix ans, obsédé par le service militaire que j'associe à la mort, je multiplie les cauchemars d'armée. Thibault, lui, annonce à notre mère : « J'ai plus envie de vivre. Ça dure encore combien de temps ? »

PARADIS PERDU

Thibault a huit ans et moi dix quand on débarque de Saintes, une petite ville sans histoire du centre-ouest de la France où les familles jouissent d'un cadre idéal entre les parcs, les forêts qui bordent la ville, les plages de La Rochelle non loin, et les thermes gallo-romains, derrière la maison, dans lesquels on joue des heures.

Là-bas, tout est candeur, à commencer par nous.

Et tout disparaît brutalement en arrivant à Cergy.

Thibault et moi pénétrons pour la première fois dans le vortex d'une de ces grandes villes de banlieue dites « nouvelles », où les barres d'immeubles ont remplacé les résidences pavillonnaires de notre enfance et leurs jardins.

Nous voilà parachutés au cœur d'un agglomérat de quartiers, tous jumelés les uns aux autres par des passerelles enjambant les rues. Un colossal bloc de béton posé au milieu de nulle part.

« Bienvenue dans votre nouveau chez-vous, les enfants ! »

Quitter la quiétude d'une minuscule ville de province où le temps semble s'être figé, pour une fourmilière géante où vacarme et grisaille dévorent tout sur leur passage, ça fait un choc.

J'aurais presque préféré rejoindre une communauté amish dans le Var.

Première incursion dans le quartier, première partie de ping-pong à la maison de quartier des Toulouses, et première méchante bagarre qui éclate entre un animateur et un grand du coin. Pas le temps de faire les présentations. Premières insultes et patates qui volent, et premier furieux mouvement de foule duquel je m'extirpe *in extremis* en agrippant mon frère par le col. Elles me semblent alors déjà loin, nos escapades au parc.

La violence des mots. La violence physique. Le baptême est brutal.

Pourtant, il faut s'y faire. On comprend vite que ce sera la norme.

Un jour, sur le chemin de la maison, je croise Thibault et quelques-uns de ses potes. Tous ont l'air abattus. Pour cause, ils viennent de se faire braquer leurs vélos près du terrain de cross.

Plutôt que de le consoler, je demande à mon frère comment il a bien pu se laisser faire et lui ordonne de retourner récupérer son vélo. Évidemment, il se liquéfie. Son agresseur, une tête brûlée dont la réputation n'est plus à faire, a facilement le double de son âge et certainement pas sa compassion. Au même moment, mon père nous aperçoit et pile en voiture sur le bas-côté. Je lui explique la situation, puis il m'embarque avec lui en direction du lieu du vol.

Une fois sur place, il m'intime l'ordre de bloquer la sécurité des portières et d'attendre son retour.

La scène qui suit est restée gravée dans ma mémoire.

Dans le rétroviseur, j'observe mon père ouvrir le coffre de notre voiture, se saisir d'une barre de fer et s'en aller seul passer le quartier au peigne fin, en quête du vélo et de son nouveau propriétaire. C'est la première fois que je le vois habité par une telle colère. J'ignore à ce moment-là ce qui me fait le plus peur. Lui, ou ce qui pourrait lui arriver. Les minutes passent dans une angoisse interminable, avant que mon père ne réapparaisse bredouille mais en ayant pris soin de faire tourner le mot aux jeunes du coin qu'il reviendrait.

Le soir même, le vélo de Thibault nous est miraculeusement rendu devant la maison. Et je comprends que la première chose qui fonctionne ici face aux menaces, c'est la violence. Répondre au mal par le mal. La justice sauvage répare les antécédents et l'omerta se brise à coups d'intimidations.

L'insouciance que nous portions comme un voile s'estompe alors peu à peu, et Thibault et moi devenons alertes. Question de survie. C'est aussi dans ce contexte qu'on s'éloigne peu à peu l'un de l'autre.

Et c'est au lycée que j'abandonne définitivement le costume du grand frère protecteur et que la plupart de nos échanges deviennent conflictuels. Si je maîtrise le pouvoir des mots depuis tout petit, j'enrichis chaque jour mon lexique de nouveaux blasphèmes et adopte des comportements toujours plus agressifs. À défaut de m'imposer physiquement, j'aiguiser mon sens de la répartie. Je pique les autres où ça fait mal. J'ai bien compris que la hiérarchie d'un groupe s'établissait surtout selon une échelle infinie de critères sadiques.

Sans surprise, je ramène cette violence à la maison. Et mon frère en fait les frais. Quand je ne lui interdis pas de m'adresser la parole en public, une

fois chez nous je déclenche des bagarres ou je le reprends systématiquement sur sa façon de parler.

Ça se passe à table, dans nos chambres, avec ou en l'absence de témoins. Je le brime sans relâche. Je l'humilie. J'emmagine en moi toujours plus de rage et de frustrations. Quant à Thibault, sa sensibilité est tellement mise à mal qu'il couve bientôt une fureur de moins en moins contrôlable.

Nous sommes deux bombes à retardement quand on quitte notre banlieue pour s'en aller vivre en Normandie.

Esquirol, centre psychiatrique, carré de blockhaus encastrés.

J'arrive ! Deuxième étage, service Jackson.

J'observe ! Ce monde clos, psys et fous, alliés et résistants, marche dans un ralenti visuellement explosif. Des murs aux couleurs fades. Quelques tableaux. Ce que j'en pense ? De la merde en boîte encadrée ! Oh, pardon ! Ici, culpabilité oblige, il y en a deux autres et quels deux autres !

Le premier : Van Gogh. « L'Église d'Auvers-sur-Oise ». 1890. Son parfum m'emporte et je contemple. Je marche sur le chemin du paradis, mais celui-ci se sépare en deux en contournant le saint lieu. Arghhh ! Interruption momentanée par une illumination désertée ! Je veux mourir, pas tout de suite mais je veux mourir. Eh ! De toute façon, ai-je le choix ? Non, je m'égare. Je pensais simplement à mourir d'une extrême façon, la plus naturelle qu'elle puisse être. Celle d'errer dans la savane vers la Terre des Lions. J'aimerais goûter au Baiser de la Mort :

« Mes lionnes, mes immortelles amours, de vos énergies sauvageonnes, accourez... Moi ! Attentif, le cœur battant mille jouissances fertiles, je vous regarde m'encercler d'une rampante discrétion. Un ange passe ! Paysage fatal... Et l'ultime chasse a commencé. Des griffes dans ma jambe, d'autres dans le flanc, une gueule m'embrasse. Les crocs du haut dans mes narines, ceux du bas me pénétrant la gorge. Sa mâchoire se rétracte. L'air me manque. Mon regard plongé dans ses yeux de feu, et je brûle. Chair de sang, os en cendre, mon corps enfumé dans les leurs. Extase ! Force tranquille ! Clairvoyance ! J'ai libéré un homme, mon existence ! »

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, avant d'être jeté dans la fosse, veuillez excuser ce petit détour dans ce continent torturé qu'est l'Afrique. Où en étais-je ? Ah oui, revenons dans notre sympathique prison de moutons galeux. Je vous parlais de son décor artistique. Eh oui, s'il vous plaît, l'État est généreux pour ce qui traite de l'évasion spirituelle des déchets de sa société. Alors, merci ! Merci à qui ? Je ne le sais pas, mais un grand merci encore.

Donc à part quelques tableaux trouvés je ne sais où, en tout cas pas chez moi ! Mais vous me direz, c'est le goût des autres. Et l'enfer aussi ! Et ça, c'est pas moi qui l'ai écrit. Enfin bon, il y a quand même deux exceptions, et si j'ai bien compris ma leçon, qui confirment une règle graduée d'absurdités. Donc, déjà, le Van Gogh dont j'ai tiré une étude assez raisonnable, je pense. Oui, je pense ! Je pense, je n'arrête pas de... Arghhh ! Han ! Han ! Un autre aussi. Merci, mon Dieu ! C'est un Kandinsky ! Ce devait être un sacré farceur celui-là, parce que je n'ai pas vu grande trace de notre civilisation carcérale dans son abstraction de la réalité. Par-dessus tout, en guise de frustration, je ne peux vous donner le titre de son œuvre car il n'était point prescrit au bas du tableau. Et tout ceci dans la cohérence de mon âme dérobée par la blancheur infinie des murs de la guérison.

Eh ben, couillon ! Ce n'est que le début de mon épopée psychiatrique et après avoir visualisé l'ambiance des couloirs, je fais ma première rencontre. Un air de zombie. Oh ! Il frôle mon épaule, le regard vide, les lèvres desséchées, laissant une lenteur invisible derrière lui...

BASCULE

- C'est un simple épisode psychotique ou c'est plus grave ?
- C'est une schizophrénie chronique, madame, il lui faut un traitement à vie.

En remontant la chronologie des événements qui ont mené mon frère jusqu'ici, il faut s'arrêter au lycée, l'année de sa première, quand on croit déceler chez Thibault les prémices d'une dépression.

Thibault a une aversion pour l'école et son cadre rigide. En l'inscrivant au CLE, établissement expérimental à Caen où le rapport aux enseignants est plus souple, où l'on cherche à stimuler la fibre artistique des élèves, nos parents s'imaginent qu'il va pouvoir s'y épanouir. Mais, très vite, mon frère n'y arrive plus, évoque des difficultés pour se concentrer. Inquiets de le voir revenir des cours chaque soir plus ébranlé, les parents choisissent alors de le déscolariser définitivement en envisageant qu'il puisse finir ses études par correspondance.

Tandis que ses anciens copains de classe cheminent sagement vers la fin de l'année en décortiquant *Les Fleurs bleues* de Queneau avec leurs fiches de révision, Thibault, lui, démarre un petit boulot dans une des filières administratives de l'hôpital Lariboisière, à Paris. Un poste que notre tante Babeth lui a trouvé.

Il y reste un court moment, avant d'alerter notre mère sur un drôle de phénomène auquel il est sujet depuis quelques jours : lorsqu'il croise la route des brancardiers dans les couloirs de l'hôpital, ou lorsqu'il s'adresse aux secrétaires médicales, des voix parasites s'invitent dans les discussions. Comme s'il avait un accès direct à l'esprit de ses interlocuteurs et vampirisait

leurs pensées. Étonnante faculté à saisir l'indicible, alors que suivre un simple cours était depuis peu inenvisageable...

Et si ces supposés signes de dépression étaient ceux d'une paranoïa naissante ? Thibault n'a jamais été télépathe. Dans le cas contraire, il aurait facilement anticipé toutes les crasses que j'ai pu lui faire.

Notre mère s'empresse d'aller le récupérer et l'emmène dans la foulée consulter un psychiatre qui leur conseille des examens plus poussés.

À l'hôpital psychiatrique Esquirol.

Ce sordide bâtiment d'après-guerre planqué derrière le CHU de Caen.

Thibault est verni. À peine a-t-il abandonné les salles de classe et le chaos de la cour de récréation qu'il doit affronter des salles de contention dans lesquelles on tente de bâillonner la folie – la vraie.

La sentence tombe : trois semaines à tirer entre ces murs. Dieu merci, avec la permission de les quitter le soir venu pour rentrer à la maison.

Parfois je l'accompagne, parfois je viens le chercher après ses journées d'asile dont j'ignore tout.

Quel traitement lui est réservé ?

Quels traitements lui sont administrés ?

Je le retrouve éprouvé et silencieux. Visiblement, on le bourre de sédatifs plus qu'on ne le soigne.

Trouver mieux, et vite : ma mère n'a plus que ça en tête.

Par chance, il y a cette clinique à Saint-Martin-de-Vignogoul, près de Sète, où mon père vient d'accepter de prendre la direction du théâtre.

Mais, avant que ma petite famille ne parte s'établir dans le Sud, il faut attendre qu'une place se libère pour Thibault. Ce sont alors d'interminables mois durant lesquels je ne fais que le croiser, bien souvent à l'heure des repas, tantôt mutique, tantôt chantonnant à voix basse.

Et bientôt je m'inquiète aussi de l'entendre taper sur des clous à travers les murs de ma chambre.

Qu'est-ce qu'il peut bien faire dans la sienne, stores tirés et porte close, comme reclus dans une forteresse imprenable ?

J'intercepte des bribes de phrases proférées à voix haute entre deux coups de marteau, et des vapeurs d'encens filtrent sous sa porte.

La nuit venue, il colle la musique à fond. À tout moment, je m'attends à le voir sortir de son antre métamorphosé, créature échappée d'un roman de Shelley.

Et puis un après-midi, en rentrant de mes cours plus tôt que d'habitude, je le surprends enfin hors de sa chambre, allongé sur le canapé devant la télé, à dialoguer avec Derrick.

Si jusqu'ici il veillait à ce que personne ne soit témoin de ses comportements les plus étranges, cette fois, c'est acté. Je ne le reconnais plus.

Mon frère a fait naître son monstre.

EN APESANTEUR

Jamais je n'avais dansé comme ça.

Au milieu de ceux qui décomposent leurs mouvements au ralenti, ceux qui semblent avoir engagé des combats contre eux-mêmes, balançant de grands gestes extatiques dans les airs, il y a les autres, qui planent, hallucinent seuls ou en groupe.

Je croise un regard. Une éternité contenue dans les secondes.

Je ferme les yeux. Explosion des sens. J'ai chaud. 150 bpm d'une musique épileptique m'envoûtent et me transpercent de part en part.

Énergie fiévreuse qui circule.

Je quitte mon corps et les dunes de la plage, en apesanteur au-dessus de la foule amassée.

Je flotte et m'en vais rejoindre un tout pour ne plus faire qu'un.

Ce soir-là, Keufan passe me prendre.

Il a reçu l'adresse du lieu tenu secret.

Keufan a toujours les bons plans.

Sur la N13, il bombarde en direction de Cherbourg.

Rapide arrêt au stand où les autres nous attendent. Le plein d'essence et d'alcool, on se répartit les provisions entre bagnoles et on redémarre.

Surexcité, Keufan file des grands coups sur le volant en klaxonnant Oliv', qui ouvre la route. Les jumeaux postés à l'arrière hurlent les mêmes paroles à la virgule près. Les enceintes de la Clio crachent : « Qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu ? »

Qu'est-ce qu'on attend ? Plus que nous. L'équipée sauvage fin prête à en découdre.

Siège passager avant, je me roule un joint.

Cette tawa s'annonce mémorable.

De quoi me faire oublier mon séjour à l'hosto.

À l'est de Valognes, mon sac de beuh coffré entre les couilles, on passe un premier point de contrôle avant de se diriger vers les plages.

À trois cents mètres du point de chute, il y a déjà foule. Les teufeurs affluent, bonbonnes d'eau à la main et tentes sur le dos, slalomant entre les voitures garées à l'extérieur du site et les premiers camtars peinturlurés de symboles hippies au pied des dunes.

Les portières claquent, on part se fondre dans la masse. Clanique. Tribale. Celle qu'on retrouve sur les lieux du crime se bouscule, fait voltiger des bolas fluorescents dans les airs, danse en rythme, électrisée par la goa s'échappant du mur de son et les lumières stroboscopiques qui viennent se réfléchir sur les pins.

Le chaos sur Terre.

— Les frères, j'ai ciblé le stand de Ké. Vous dispersez pas, je reviens.

Keufraan disparaît dans la foule comme un rat de Pékin. Les jumeaux ne tardent pas à croiser quelques connaissances, et me voilà bientôt seul, fermement décidé à décoller, avec ou sans mes potes.

J'ai repéré une tête. Oakley sur le nez, locks jusqu'en bas du dos, ce grand gars mince passe de groupe en groupe pour effectuer sa petite distribution sous le manteau.

Je l'alpague.

— Tu cherches quoi ? Quel effet ?

— Planer vite, c'est tout.

— J'ai de la Molly, si tu veux.

— Vas-y, ouais.

— OK. Je te conseille de la fractionner et de la prendre en deux, trois fois. Elle est dosée. Et bois beaucoup d'eau.

Pas du genre à attendre que ça monte.

J'avale ma gélule d'un trait.

Le propre d'être défoncé est de ne pas savoir qu'on l'est.

Combien de temps je suis resté perché ?

— Thibault ? Thibault, réveille-toi. Tu bades mon pote. Allez, secoue-toi... Les gars, on bouge ! Venez m'aider à le porter, vite !

Je n'ai rien vu venir.

Je me rappelle mon premier soir ici. J'avais rameuté tous les patients dans la salle de télévision et je nous avais mis Lost Highway de Lynch. Thriller psychologique, fantasmagorique et surtout bien barré, je pensais ce film parfait pour les psychotiques que nous étions. Et, d'un côté, je n'avais pas tort car, en fin de compte, je n'ai pu regarder que le début du film. Les autres patients, tellement tous en communion avec l'histoire, il y avait trop-plein de fluides ambiants pour moi, et pas assez de raison pour une fois. Alors je suis allé me branler le cerveau sur des questions que les réponses ne connaissent pas. Et, bien entendu, stérilité fut.

Ouah ouh ! Constipé par les médocs, je n'avais pas chié depuis cinq jours quand j'allais prévenir l'infirmière. Je lui décroche à peine deux, trois mots et je sens que ça coule dans la charnière des possibles. J'te raconte pas. Juste le temps de m'inhiber dans un fauve ailé, de respirer l'air de l'eau dans l'atmosphère, de créer un couvercle en pécu, et je lâche la sauce. Pendant cinq dures minutes qu'a duré le déluge ! Mais là, miracle de la vie, je regarde entre mes guiboles et voici, voilà, un marron digne de Jean-Michel Basquiat. Ça encore, ce n'était que le point de vue visuel. Car le nez accroupi, j'vous jure, m'a assailli d'une rapide montée (and here, I'm blocked out !) l'odeur écervelée de mon œuvre solitaire. Bordélique c'est sûr, mais sortie toute chaude, toute fraîche de mes fesses poilues et tigrées.

Ô Pardon ! J.- C. Fils de Dieu. Mes pensées inconvenantes ont dû faire mal à Ton Saint-Esprit. Oh ! Mais si Tu sortais Ta tête du cul de Ta Mère fantôme, Oh ! Tu ressentirais ce péché mortel absurde pour un condamné à mort vital que je suis.

Enfin, tout ça pour Lui dire qu'ils ont dû mettre les toilettes en quarantaine.

Je viens de quitter mon pote Quentin. Ça fait toujours bizarre d'avoir des visites de l'extérieur. Quand ils s'en vont, ils emmènent mon grand vide avec eux. Et Quentin, ce rat comme à son habitude, a réussi à s'éclipser avec mon feu. La dernière chaleur d'espoir qui restait à votre humble narrateur. Et c'est ainsi que, sans ce briquet, s'éteignent les lumières de ma raison.

Je suis fatigué, fatigué d'être fatigué et, par-dessus tout, j'en ai assez de cette atmosphère inexacte, maladive et abrutissante. Assez des médecins avec leur style de prophète à la mords-moi-le-nœud et t'auras le paradis dans l'os. Je n'ai plus rien à vivre, ici. J'ai fait le tour des couloirs qui tournent en rond et de tout le monde aussi. Il faut que je parte. Même si dehors, c'est pareil. Même si l'inquisition empêche aux livres de tourner la page, la page de fin, la fin de mon monde.

C'est fini. Je coupe le cordon et le lien qui nous unissaient. Blottissez quand même dans un doux coin de vos têtes ces quelques écrits. Je m'en sentirai moins seul. Après tout, allez ! Je ne suis qu'un idiot.

MAUDITS SOIENT LES YEUX FERMÉS

« Schizophrène, ça veut dire qu'il peut se dédoubler comme le mec dans *Split* ? »

Non, en fait. Et Thibault n'est toujours pas non plus un X-Men.

« C'est par paresse qu'il passe son temps à dormir ? »

Pas du tout, les schizophrènes ont le même métabolisme que les chauve-souris brunes. C'est pour ça qu'ils dorment vingt heures par jour.

« Les schizos, c'est des drogués. En tout cas, c'est parce qu'ils ont trop pris de merdes qu'ils sont comme ça. »

En même temps, quand j'entends ça, je me dis que la drogue est peut-être une réponse rationnelle à la connerie humaine.

« Il était pas schizo, le type qui a décapité une infirmière à Pau ? »

Et le Dr Shipman, c'est des Dolipranes qu'il prescrivait à ses patientes ?

« Avec le traitement qu'il prend, il est stabilisé ? »

Pas besoin, on lui a glissé une cale sous le pied. Et quand on voyage, on l'attache sur le toit de la bagnole avec des tendeurs.

Bande de connards ignorants, si vous saviez les efforts de concentration qu'il doit déployer pour se mettre à notre niveau. Quand il cherche ses mots et diffère ses réponses, c'est qu'il compose en temps réel avec ses voix et le

flot de pensées que ça génère. Vous avez déjà essayé de répondre à quelqu'un avec un casque audio sur les oreilles, volume à fond ? Faites le test.

Et quand il est apathique, c'est simplement que le traitement qu'il prend l'assomme comme un cheval sous kétamine. Je vois mal quel danger il pourrait bien représenter pour les autres.

C'est pour lui, et lui seul, que mon frère est une menace. Car endurer un tel calvaire chaque jour sans temps mort, au bout d'un moment, avouez que ça pourrait donner envie de se foutre en l'air.

Thibault, lui, n'a jamais cédé. Il continue d'encaisser avec une force de caractère remarquable.

À observer l'absence de tact dont on fait preuve à son égard, les jugements arbitraires, les regards fuyants, les discours infantilisants... je saisis mieux pourquoi mon frère préfère souvent battre en retraite. Et s'isoler.

Moi, j'enrage. Évidemment, s'il m'est difficile de condamner l'ignorance des uns, la moquerie des autres me colle des pulsions meurtrières.

Thibault voit tout et entend tout. Et je refuse qu'on ne voie plus en lui qu'un symptôme. Ça le dépossède de sa personne, ça le dépossède de son histoire.

Et les deux sont bien trop belles.

Lors de ma toute première hospitalisation, j'ai vraiment jugé de ce que la psychiatrie fait vivre. Un milieu malsain, la violence sourde des diagnostics, la tristesse des lieux, le fait de devoir prendre des médicaments à vie et la froideur militaire du corps médical. Mais j'ai pris goût aux gens qu'on appelle « les fous », et même développé une certaine forme de passion pour la folie que j'ai recherchée par la suite chez des poètes.

Les infirmières psy ont du bon, tout de même. Certaines cherchent plus que d'autres à te reconnaître comme personne qui souffre, et savent bien que vivre 24 heures sur 24 entre de tels murs n'est pas bon pour pouvoir revivre normalement quand t'en sors.

J'étais donc critique les premières fois, mais plus j'en ai fait, plus je m'y suis fait. Jusqu'à me poser la question concernant les psychiatres : ai-je mal jugé ceux-là mêmes que j'ai su apprécier, ai-je vu leur vrai visage ? Enfin bon, à choisir l'hospitalisation comme refuge, la liberté en prend un coup, et lorsque je peux la reprendre, c'est sûr qu'elle n'est plus celle que j'aurais pu vivre sans tout ça.

DERRIÈRE LES MURS

Le hic reste que, *sans tout ça*, Thibault s'isole ou bien s'agite de manière exacerbée. Qu'il se cloître dans sa chambre ou parte dans d'interminables randonnées, le cercle vicieux duquel il ne parvient pas à s'extraire le pousse généralement à aller trouver refuge à la clinique.

Saint-Martin-de-Vignogoul, centre psychothérapique près de Montpellier niché dans la pinède silencieuse, où il a déjà fait de nombreux séjours, est davantage un lieu de répit qui lui permet de se défatiguer plutôt qu'un lieu de soins où il participe aux thérapies de groupe et aux autres activités du programme.

Le rejoindre dans cet endroit ouaté, au milieu de tous ces gens qui souffrent en silence, n'est jamais une partie de plaisir. Malgré tout, ce sont de précieux moments d'échange dont j'essaie de profiter le plus possible.

Je le retrouve dans sa chambre, allongé sur son lit la clope au bec, triant des musiques sur son PC. Il m'accueille avec un sourire las, prend quelques nouvelles de mes amis, me demande comment se passent le studio et les concerts, puis on descend l'escalier jusque dans une pièce commune où les pensionnaires se rassemblent autour de jeux de société, quand ils n'investissent pas de grands fauteuils, casques sur les oreilles pour se couper du bruit.

Thibault nous fait deux cafés à la machine et on s'en va gagner le parc.

Assis côte à côte au milieu des pins, on profite sans un mot du chant des grillons.

Parfois, on vient le saluer. Alors Thibault écoute, échange quelques rires, un peu de tabac, et s'enquiert de l'état de ses compagnons d'infortune sans trop s'épancher. Le désespoir des uns, l'excitation des autres ont pour effet d'alimenter ses paranos et sa fatigue.

Depuis des années, je l'observe alterner périodes de road-trips exaltés, quand il s'en va sillonner la ville des nuits entières, musique à fond dans les oreilles, ou qu'il s'enferme chez lui à écrire en buvant, avec ces mises au vert programmées à Saint-Martin, où il retrouve un peu de sérénité.

Si la détresse transpire partout entre les murs, je prends la mesure de sa différence, ici aussi : Thibault ne franchit jamais totalement la ligne. Même quand elles sont malmenées, mon frère connaît ses limites.

Et garde un œil sur elles.

PERSONA NON GRATA

« Allons bon, voilà qu'il est fou... »

À l'annonce faite par mon père, la réaction de ma grand-mère me fait doucement grincer des dents. Mais comment l'en blâmer ? Elle est d'une époque et d'un monde où les individus sujets à des troubles psychotiques étaient considérés comme des « hérétiques », des « fous à lier », des rebuts de l'humanité.

J'essaierais bien de lui expliquer que les temps ont changé, mais à quoi bon ?

Décembre 2003. Ma grand-mère, mes oncles et tantes, mes petits cousins : ils sont tous réunis.

Trois générations font cercle autour de Thibault et l'observent comme une bête curieuse.

Le voilà soumis à un interrogatoire aussi méprisable que maladroit, mais il s'en amuse. Il prend même un malin plaisir à leur foutre les jetons, sous l'œil dépité de mon père qui tente péniblement de dédramatiser la situation.

Moi, ça me fait mal de regarder Thibault devoir se justifier. Ils ont beau l'avoir tous vu grandir, je vois bien qu'à présent ils se méfient de lui.

Le petit Titi est devenu *persona non grata*.

Le pire, ce sont les silences qui accompagnent ses faits et gestes.

En passant à table, je n'ai qu'à lui demander de m'envoyer la corbeille à pain pour que, d'un coup, tous se mettent à loucher dans sa direction en faisant mine de poursuivre leurs discussions.

C'est ça, continuez de serrer les fesses. Quand Thibault va se jeter sur la vieille avec sa fourchette en hurlant « L'aile ou la cuisse ?! », vous en aurez pour votre pognon.

Justement, il me regarde avec un sourire en coin.

C'est pas vrai qu'il s'est mis à lire dans mes pensées, ce petit con ?

BOÎTE NOIRE

Amnésie dissociative ou *amnésie dite « psychogène »* : amnésie rétrograde apparaissant soudainement et causée en général par une expérience traumatisante ou un stress important. Elle se caractérise par des difficultés à évoquer des souvenirs personnels, souvent émotionnels.

Merci, Wikipédia. À peu de chose près, cette définition vient corroborer le diagnostic de ma psy.

Cool, moi qui commençais à jalouser mon frère, j'ai aussi ma pathologie. Si je résume : mon esprit s'amuse à congédier dans sa boîte noire tout événement qui pourrait m'être pénible.

Il faut avouer que voir son frère rentrer un beau jour dans la peau d'un autre, ça déconcerte. Dans son entreprise de démolition, ce petit salopard a même réussi à faire naître un peu d'empathie chez moi. Jusqu'alors, j'ignorais tout de ce sentiment.

Je garde encore en mémoire des flashes de ces nuits de terreur où je me réveille en larmes dans les bras de ma copine, évacuant péniblement des *pourquoi lui et pas moi*.

On n'a pas toujours été les frangins les plus fusionnels de la Terre, il n'en reste pas moins que Thibault continuera d'être ce « mini-moi » que j'ai adoré cramponner d'amour dans les couloirs de la maternelle, quand lui et sa petite section nous passaient devant à l'heure de la récréation.

Celui à qui j'ai montré comment s'asseoir sur le pot, lu des *Tom-Tom et Nana*, soigné les bobos à coups de bisous magiques.

À quel moment j'ai manqué de vigilance ?

Évidemment que je me sens coupable.

Je suis le grand frère que je ne souhaite à personne.

PIÈCES DÉTACHÉES

Ma culpabilité aurait largement pu suffire à combler mon amnésie. Mais une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, un peu moins de deux années après le départ de ma famille dans le Sud, ma copine m'annonce que mes parents se séparent.

Pour me préserver du choc, ma mère a jugé préférable de la désigner comme messagère. Merci, maman, mais ne t'inquiète pas, je suis blindé : j'ai mon bouclier amnésique avec moi.

Mon cul !

C'est tout un monde qui s'écroule. Qu'est-ce que tu fous, amnésie ? Ce n'est pas de ce genre de carnage que tu es censée me protéger ? Il n'y aurait pas comme un problème d'étanchéité quelque part ? Parce que je peux encore sentir le sol se dérober sous mes pieds.

J'ai ma dose. Et le plus important : je m'inquiète pour Thibault. Je réunis donc les parents à une même table pour leur faire prendre conscience de la nécessité de garder un semblant de cocon autour de leur fils. Ne pas faire exploser notre constellation au risque qu'il dévie toujours plus loin de son orbite.

Je ne pense pas qu'ils l'ignorent, mais voilà, à ce moment précis, ils se déchirent bien trop pour l'entendre. Et assister à la déchirure de ses parents, c'est se retrouver écartelé entre deux vies devenues irréconciliables, impossibles à raisonner.

À l'annonce de la séparation, ô joie, s'ajoute celle d'un demi-frère déjà en route.

Merci, papa. Avec ça, tu ne nous laisses aucun retour possible.

Le plus troublant quand vos parents se quittent, ce ne sont pas les traditionnelles phrases du type : « On vous a toujours désirés », « C'est pas parce qu'il n'y a plus d'amour entre nous qu'on n'en a plus pour vous »... Ça, c'est ce qu'ils nous servent pour se rassurer eux.

Non, le plus troublant, ce sont les révélations qui viennent avec le processus de deuil accompagnant la rupture.

Combien de confidences d'adultères impudiques ?

Mieux vaut être en paix avec Œdipe.

Et puis, il y a ces scènes auxquelles on n'a pas envie d'assister – ma mère draguant un garçon de café qui doit avoir mon âge, et lui proposant de venir prendre une douche chez elle après le service. Maman, tu te détends, et toi, mon pote, tu niqueras la mère de personne, retourne faire tes frappés ! Vous avez tous pétié un plomb, ma parole ?!

Jusque-là, ma mère et mon père n'allaient pas l'un sans l'autre.

Soudain, derrière leur figure tutélaire se révèlent deux libidos qui débordent outrageusement. Sans compter le frangin magique capable de se dédoubler...

Attendez, laissez-moi reformuler tout ça plus calmement. Je ne reconnais plus mon frère et je suis le fruit de deux inconnus. Puisque mon environnement semble s'être décidé à ne m'offrir que de la merde en barquettes, mieux vaut entrer en hibernation.

Je reprends le train pour Caen.

Mon quotidien sera le suivant : chercher ma bouffe, trouver du shit, me défoncer, dormir, et ainsi de suite.

Lassés, quelques potes jetteront l'éponge.

Par chance, d'autres resteront fidèles au poste.

Quant à ma copine, la messagère de l'impossible, épuisée de me porter à bout de bras et ne voyant venir ni rémission pour moi, ni perspectives d'avenir pour nous, elle finira par foutre le camp en Angleterre.

Suffisamment loin pour que je ne vienne pas lui faire le coup du chantage au suicide. Ou simplement lui gratter un joint.

La boucle est bouclée. Quand on se sent oublié par les siens, on réussit à s'oublier soi-même.

C'est aussi simple que ça.

Amnésie dissociative.

Tel était mon état, alors, profondément végétatif.

Contrairement à Thibault qui, lui, ne tenait toujours pas en place.

NOUVELLE ÈRE

Ça devait être une célébration mais, ce soir, les parents se séparent. Relation écaillée, peau neuve pour la rentrée. Parfait sens du timing. Dans trente minutes, on passe en 2006, je suis à Barcelone avec mes potes et je dois gérer l'information alors que je sens déjà les premiers effets de l'absinthe flambée me brûler les synapses.

Ben et Katy s'engueulent, Ouajdi drague une meuf dans un espagnol à couper au couteau rouillé, moi je fulmine.

Faut que je me casse de ce bar.

Saloperie d'absinthe.

Putain de séparation.

Je descends la Rambla jusqu'au port. Peut-être que l'air marin m'aidera à gérer la défonce. Ma chaussure... Qu'est-ce que j'ai foutu de ma chaussure ? Pourquoi je n'ai plus qu'une pompe, et où j'ai mis mon pull ? Et pourquoi ces connards me prennent en photo ?

— Ça va, on s'amuse bien ? C'est pas Thoiry ici, range ton téléphone, toi, avant que je te morde la tête !

C'est ça, cassez-vous.

Je viens de vriller, je le sais. Les sirènes m'appellent au loin et sûrement pas celles de la Guardia. Coup d'œil à mon poignet : les aiguilles de ma montre indiquent « l'heure verte ». Parfait. Paré au décollage. Pas le temps de dire ouf que l'estampe d'un clocher enveloppé d'une lumière de feu m'explose à la tête. Il trône là, flamboyant, assis au loin sur les hauteurs de la ville, et semble me signifier de le rejoindre sans délai.

« T'as vu ça, Sancho ? Ouais, je sais, on a de la route, alors magne-toi de seller ma monture ! »

Et nous voilà partis, moi et mon idée fixe. J'aligne pas cinquante mètres que Ouajdi me saute dessus.

— Thibault, putain, ça fait une demi-heure que je te cherche ! Ben et Katy s'entretuent, faut qu'on rentre, là !

— Ah non, ça suffit ! Vous commencez à me faire chier avec vos histoires. Allez vous prendre en otages ailleurs, j'ai autre chose à foutre, moi. Tiens, file-moi ton écharpe.

Je saisis sa Burberry au vol et me voilà reparti.

Au pas de course, cette fois.

Pas question de me laisser contaminer par le climat ambiant.

L'écharpe de mon pote sanglée autour du cou, j'avale les bornes, et le vacarme de la ville n'est bientôt plus qu'un écho lointain.

Je ne pourrais pas dire combien de temps j'ai marché. Au moins deux bonnes heures avant d'arriver au pied de cette immense butte boisée. Dernière ligne droite avant de toucher les cieux.

Je suis claqué.

J'entame mon ascension, slalomant entre les deux ou trois baraques restantes, et je me retrouve plongé dans l'obscurité avec pour seul guide ce point lumineux, que je distingue de moins en moins bien à travers la masse d'arbres entassés, et un silence de cathédrale qui m'indique que je touche bientôt à mon clocher. En serpentant à travers un buisson piquant, je sens une ronce pénétrer la chair de mon pied.

« T'as raison, Sancho, on va se poser ici quelques minutes. »

J'aimerais prendre ces quelques minutes avec vous. À ce stade du récit, je dois vous avertir que la suite risque de vous laisser perplexes. Vous allez être témoins de ce qui semble avoir été, à ce jour, ma toute première vraie *vision*. Je vous vois venir. Vous vous dites : le mec est fou, il a picolé un alcool hallucinogène, sa vue doit être altérée par la fatigue de son échappée solitaire, méfiance, quoi qu'il nous dise.

Laissez-moi être formel. Déchiré mais formel. Je vous parle d'une vision aussi limpide que va l'être ma manière de vous la rapporter.

J'ai dû m'assoupir une vingtaine de minutes avant que le froid ne m'arrache au sommeil. C'est là qu'ils me sont apparus.

À cet instant précis.

Flottant à quelques mètres de moi au-dessus du sol.

Deux faisceaux lumineux de forme monolithique, deux énormes blocs rectangulaires d'une lueur compacte. L'un noir, l'autre blanc.

Le temps s'est alors mis en pause.

Comme si l'univers tout entier se figeait pour laisser mes yeux exaltés contempler ce fabuleux spectacle.

« Tu vois ce que je vois, Sancho ? »

Fascinante apparition. Soudain, l'inquiétude. Et l'irrésistible envie de poser la main dessus.

Juste de les effleurer.

Quelles drôles de fenêtres ! Où mènent-elles ?

Je m'imagine déjà, hilare, poursuivi par Mr Nick, dévalant des collines arrondies pleines d'arbres arrondis, exactement comme dans les peintures de Grant Wood qui, lui-même, avait la tête arrondie. Sûrement que, si je franchissais ces deux rectangles, ils m'offriraient à moi aussi l'immortalité...

Détendez-vous, je n'ai jamais eu la réponse. Pas sûr que le Dr Parnassus lui-même l'ait eue un jour. Ce soir-là, ma vision s'évaporerait aussi vite qu'elle me sera apparue, emportant avec elle tous ses secrets ainsi que la promesse d'une aube résolument nouvelle.

En parlant d'aube ! Le jour se lève, mes potes doivent se demander où je suis passé.

« Sancho, active, bordel ! »

En regagnant la ville le pied nu écorché et la tête engourdie, j'ai une pensée pour mes parents. Puis pour Ben et Katy. Qu'est-ce qui peut bien pousser les amoureux à s'envoyer des baisers de la mort sous le gui, les veilles de Nouvel An ? Le vertige d'un nouveau cycle qui s'annonce ? Fêter le réveillon séparément ou en se déchirant, c'est en tout cas au moins le signe qu'une histoire touche à sa fin.

J'espère revoir mes monolithes.

RENDEZ-VOUS AVEC LA LUNE

Ça fait maintenant des heures que j'erre comme un zombie dans les rues du centre.

Aucune trace de Ben et Katy.

Lendemain de fête, pas un chat dans les rues.

Décuve générale.

Un rayon de soleil suffisamment cuisant pour me rôtir le crâne me filoché depuis un bon moment et je sens la soif me gagner.

Ici, les gens collent des bouteilles d'eau minérale à moitié vides sur le pas des portes pour éloigner les chiens errants qui auraient l'idée de venir pisser au même endroit. J'ignore si ça marche, tout ce que je sais, c'est que j'en viderais bien une. Je suis tellement desséché que je me fais penser à ces oiseaux pris dans le mazout après une marée noire. Mais bon. Vu que personne n'y touche, pas même les zonards du coin... Faut au moins que j'avale un truc solide. C'est pas la panacée, mais la benne de ce restaurant fera l'affaire. Et au diable la dignité quand le pronostic vital est engagé.

En remuant à la surface, j'attrape un morceau de pain en pas trop mauvais état.

— C'est jour de fête, dis-moi. Tu vas mettre les petits plats dans des plats encore plus petits, là...

Je relève le menton sur une silhouette filiforme que le soleil enveloppe de ses rayons.

— Jésus ?

— Ouais, sa doublure cascade. Qu'est-ce que tu fous, tu vas quand même pas bouffer ça ? Allez, viens chez moi, tu te feras cuire du riz. Je dois

sûrement avoir des fringues et une paire de godasses à te filer.

Jésus tient une sorte de squat sur plusieurs étages au cœur du Raval. Une arche de fortune où s'entassent pêle-mêle camés, débrouillards, clandés marocains en transit et autres artistes à la rue à qui il offre de précieux moments de répit.

Il m'installe à sa table, y pose une assiette et m'invite à me servir.

— T'as pas vraiment le profil des jeunes que je ramasse dans la rue, toi. Tu vis où ? T'as un nom ? Tu veux pas parler ? Pas grave, mange. Je reviens.

À peine la force de piquer ma fourchette. En déglutissant péniblement, je repense à ma découverte de la veille. Mon étrange vision suspendue. La reverrai-je un jour ?

— 45, ça devrait faire l'affaire.

— Hmm... ?

— Les baskets, c'est du 45. Je t'ai rien trouvé d'autre. Tu sais, tu peux passer la nuit ici, si tu veux. Je sais pas trop où tu comptais aller comme ça, mais ce serait peut-être bien que tu te reposes avant, non ?

Sans même lui répondre ni finir ma ration, je saisis les chaussures et me lève d'un bond. Pas l'énergie de taper la causette à mon providentiel ami. Tout ce que je veux, c'est retrouver la trace de mes potes et foutre le camp de cette ville.

Avant que je franchisse la porte, il parvient à glisser un bout de papier dans ma poche. Je le salue et disparaïs.

De retour dehors, je dépasse quelques blocs de rues avant d'atterrir sous une grande arcade où dorment quelques cloches. Je me joins à la meute silencieuse. M'ayant visiblement pris en pitié, un couple qui suit la scène depuis le balcon d'en face finit par descendre un sac de couchage dans lequel je me momifie.

La nuit passe. Elle est fraîche.

Pas autant que les jets d'eau que des nettoyeurs de la ville nous balancent en pleine tronche aux premières lueurs du jour. Sont vraiment experts en traitement des déchets, ces connards.

Allez, salut les cloches. Et merci pour la douche écossaise. Ma sieste n'a rien réparé que je dois déjà me remettre en route.

Avec une dégaine de chien mouillé, je m'engouffre dans la première bouche de métro venue. Direction la gare Barcelona-Sants, puis Montpellier Saint-Roch et Sète, mon terminus. Je croise les doigts pour réussir à déchiffrer les panneaux.

Quarante-huit heures ont passé depuis ma folle chevauchée.

Quarante-huit heures que je rembobine les yeux dans le vague, confortablement allongé le cul dans le vide entre deux sièges d'un carré-wagon, quand trois contrôleurs aux frontières de la Renfe me tombent dessus et me font descendre en gare de Cerbère.

— Si vous gardiez les Enfers, je vous ai pas vus, les mecs, pourtant j'en reviens.

— ¿ *Qué edad tienes para vagar así ? Tienes un pasaporte ?*¹

Ça va, pas la peine d'aboyer ! C'est ça, contactez le poste de police de Sète, ils vous confirmeront mon identité.

Après une discussion de sourds et un contrôle en règle, je repars avec une prune et la consigne ferme de rejoindre la voiture-bar en restant debout. Plus question de faire de vagues avant Montpellier, j'obéis.

Enfin arrivé à destination, je remonte rapidement la place de la Comédie et m'enfonce dans les rues piétonnes.

Je sonne en bas de chez Ben.

Sans succès.

Mes yeux pèsent une tonne.

Les heures défilent sur mon banc à l'ombre, et je plonge bientôt dans une douce léthargie.

« Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

Sancho, c'est toi ? »

J'ouvre l'œil sur un ciel constellé.

Toujours personne chez Ben. Les traits tirés de fatigue et mon pied gauche fourré dans une pompe trop grande, il me reste une quarantaine de bornes jusqu'à la maison et je compte bien me les taper. Pas question de passer une nuit de plus à la belle étoile.

En suivant la signalétique d'une piste cyclable, je gagne bientôt les extérieurs de la ville. Les dernières lumières au loin s'estompent et, à mesure que les bornes kilométriques s'éloignent les unes des autres, je prends enfin conscience de l'absurdité de mon entreprise.

Mais pourquoi est-ce qu'il a fallu que je décolle de mon banc ! Ben doit être rentré à l'heure qu'il est. Je pourrais être peinard, au chaud, les doigts de pied tuméfiés en éventail, mais non...

Un bruissement dans les fourrés m'interrompt.

Je marque l'arrêt.

Et je sens bientôt une peur panique m'envahir.

« Reste pas planté là, va voir ce que c'est... Sancho, t'es là ? Sancho ? »

Bordel, si ces chiens des Enfers ont retrouvé ma trace, leurs Maglite doivent être sacrément balaises ! Sinon, d'où provient ce gigantesque halo de lumière dans lequel je baigne littéralement ?

Bordel deux fois !... Si elle nourrissait encore les fantasmes de ceux qui la contemplent depuis leurs télescopes, moi, c'est depuis le plancher des vaches que je la fixe de mes yeux ronds écarquillés, en grand et sans pixels, et dans des proportions exagérément démesurées. Je suis actuellement en tête à tête avec la Lune et elle me dévisage de tout son astre !

C'est pas possible, je déraille complètement...

Le temps de me frotter les yeux, des crissements de pneus, un coup de klaxon, et là voilà évanouie dans la nature.

— Ça va, petit ?

— Ouais, je crois...

— T'es sûr ? Ça a pas l'air. Je te dépose ?

Le lendemain matin, de retour chez moi, je dévale les marches de l'escalier quatre par quatre en slalomant à travers les cartons emballés par ma mère, avant de la retrouver dans la cuisine et de me jeter à son cou.

— Oh, mon chéri ! J'étais convaincue que tu reviendrais ! Tes potes n'ont pas arrêté d'appeler. Ton père aussi, il était prêt à partir coller des affiches partout dans Barcelone. Qu'est-ce que je suis contente ! Va vite prendre une douche, je te prépare ton petit déj', tu vas tout me raconter !

La maison presque vide porte les récents stigmates de la séparation des parents. Je suis pourtant soulagé de retrouver ma tanière. Les voyages sont censés former la jeunesse, pas lui déformer la vue.

En fouillant dans les poches de mon jean pour y choper mon Zippo, un bout de papier s'en va voltiger jusqu'au sol : « Dès qu'il a posé le premier pas sur la route, le pèlerin sait qu'il se perd dans le monde, et que, à mesure qu'il avancera, il se perdra de mieux en mieux. José. »

— Tu vois, mon frère, c'est là que j'ai su qu'il fallait que je reparte. Je me suis laissé deux semaines de battement avant de mettre, cette fois, le cap

sur la Roumanie. Les Carpates, plus précisément. Y trouver un monastère pour écrire et, avec un peu de chance, rencontrer le Comte.

— Le Comte ?

— Oublie, tu comprendrais pas.

— Attends, parce que, après tout ça, les parents t'ont laissé repartir ?

— Ouais.

— Hahaha ! Ils sont vraiment trop cons...

[1.](#) Quel âge tu as pour errer comme ça ? Tu as un passeport ?

PARIS-BUDAPEST

Paris.

J'étais censé y rester deux, trois jours max, mais ça en fait bientôt dix et je vais de deux-étoiles insalubres en deux étoiles avec l'étrange sensation de me sentir suivi par une entité souterraine. Ce ne sont pas les vibrations du métro, non... C'est bien plus silencieux. Peut-être un serpent ? J'en ai froid dans le dos. Alors je me tue au vin chaud, la belle excuse. C'est ma lubie, faire revenir du miel et des épices dans du vin rouge, remplir ma fiole et arpenter la nuit les rues de la capitale.

J'atterris boulevard de Sébastopol, juste en bas de chez Babeth.

Je sonne chez elle, et en bonne « tante juive » qu'elle est, elle m'ouvre sa porte et inspecte aussitôt mon sac à dos : deux pulls, trois T-shirts, mon passeport, un discman en mauvais état et une sacoche pleine de feuilles volantes raturées de mes écrits.

Je voyage toujours léger.

— Tu ne vas pas partir en Roumanie comme ça, t'es fou ?!

— T'inquiète, tantine. Où je vais, mon salut demeure dans la froideur caniculaire de ces soleils d'hiver...

Pas sûr que ça suffise à la rassurer. Elle rembourre mon sac d'une paire de gants, de chaussettes de montagne et de quelques barres de céréales bio, sans prêter attention à ce que je raconte.

La Roumanie au mois de février, maintenant que j'y pense, il y a moyen que ça caille.

Allez, demain je prends le train, cette fois c'est dit.

Bisou, ma tante.

Vienne. Budapest. Bucarest.

Il me reste trente jours avant que mon billet n'expire. Et je compte bien faire le tour des Carpates en moins de temps qu'il n'en faut pour que Phileas se retourne dans sa montgolfière dégonflée.

Je croise un type dans le train qui m'invite à boire une bière. On discute une bonne partie de la nuit, puis je finis par rejoindre ma voiture.

Vienne, au petit matin.

Parvis de la gare Westbahnhof. Il neige, le ciel est gris comme la neutralité et je suis refroidi au-delà du mercure qui indique zéro.

« L'air est chargé. Faut pas rester là, Sancho, ça pue l'embrouille. »

Vite fait de cocher cette case. Je fais demi-tour aussi sec et remonte dans le train quelques minutes avant qu'il ne reprenne sa route. Pour Budapest, cette fois. Aperçu au loin sur les landes solitaires de la Slovénie. Un peu plus de trois cents kilomètres de paysages défilent à travers le hublot.

*Nous n'avons fait que fuir, nous cogner dans les angles,
Nous n'avons fait que fuir,
Et sur la longue route,
Des chiens resplendissants deviennent nos alliés.*

Budapest. Ville circulaire traversée par le Danube.

Je rejoins Belváros, quartier du centre-ville dans le 5^e arrondissement.

À l'entrée d'une auberge de jeunesse, un grand costaud, tatoué et crâne rasé, invective son interlocuteur à l'autre bout du fil. Il ne parle pas, il hurle. Bonjour le comité d'accueil.

Heureusement, la population du dortoir que j'investis pour quelques nuits semble plus encline à faire connaissance. Deux Chiliens de mon âge et un groupe de trois Américains sur le départ, dont Amélie du Wyoming, qui m'accueille avec un grand sourire.

Les deux Chiliens nous embarquent, elle et moi, pour une tournée des pubs qui s'achève au petit matin sur fond de musique tsigane et de vapeurs d'alcool. La glace est brisée. Elle est même pilée dans nos verres remplis à ras bord. Rendez-vous est donné un peu plus tard en fin de matinée aux bains turcs, à quelques encablures de l'auberge. En attendant, je rejoins Morphée, qui me susurre des cochonneries à l'oreille et en anglais. Et ça tape à la machine dans la pièce d'à côté.

Aux cliquetis, je crois reconnaître une machine de cryptage type Enigma, semblable à celles que les nazis utilisaient pendant la Seconde Guerre.

« Sancho, du calme... Reste focus sur ton affaire. »

Cliquetis berçants, faites que ma nuit soit douce.

11 heures passées, j'embrasse mon Américaine pour la dernière fois et descends rejoindre mes deux Chiliens. Un groupe de jeunes s'est réuni dans le lobby. Tatoués et crânes rasés eux aussi. Si c'est une mode locale, je commence sérieusement à la trouver douteuse.

On trace la route jusqu'aux bains.

Nous voilà plongés dans le grand bassin extérieur à évoquer mes exploits de la veille dans un anglais plus qu'approximatif quand un groupe similaire à celui croisé plus tôt s'invite à nos côtés. Ils sont une quinzaine et se dispersent aux quatre coins du bassin comme pour mieux nous encercler. À en juger par les regards jetés en notre direction, mes Chiliens aux gueules bronzées auraient comme un léger surplus de mélanine. Dans « Bain public », il y a pourtant bien le mot « public », qu'est-ce qu'ils ont pas compris, les golgoths ?

« Sancho, prépare-toi. Pas question de laisser nos deux *compañeros* dans l'embarras, ni cette faction SS du dimanche privatiser nos eaux. »

Puisqu'il parle plus haut que les autres et semble un peu plus en muscles aussi, je snipe celui qui pourrait bien être la tête pensante de cette jolie bande de décérébrés.

À hauteur de brume, narines hors de l'eau, je fais signe à mes Chiliens de rester tranquilles et entame une percée aussi discrète que possible jusqu'à la ligne ennemie...

*Tea for two and two for tea,
Me for you and you for...*

— Alors, les tatas ! On prépare un putsch en se tirant sur la nouille tous en rond ? À qui j'éclate la gueule en premier ? Un volontaire ?

Dans l'angle mort, mes deux Chiliens longent le mur en direction des vestiaires.

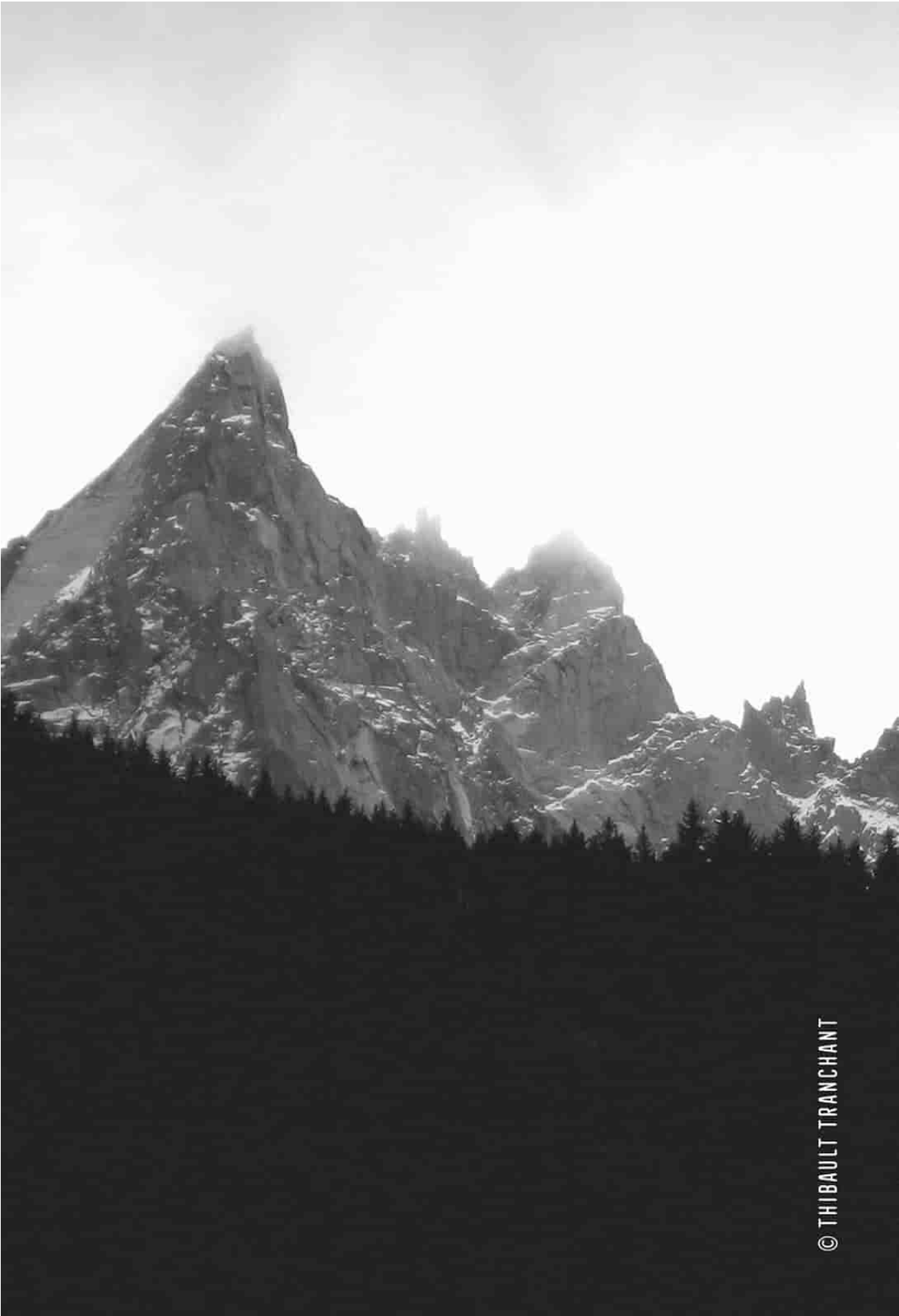
— Bon, on va pas y passer la journée ! Herr Connard, puisque c'est toi le chef, c'est toi qui vas manger en premier !

Ni une ni deux, je prends une grande baffe dans les dents qui me fait redescendre illico. Et Herr Connard me reconduit gentiment hors du bassin en me tirant par l'oreille.

« Je sais, Sancho, on a soigné l'effet de surprise. Mais la surprise, ça ne fait pas toujours tout... »

De retour à l'auberge, je constate que mes deux déserteurs ont déserté pour de bon, puisque le dortoir est vide. Pas d'au revoir, pas de merci.

Bien. Dans ce cas, moi aussi je fous le camp. De toute façon, cette ville sent le cafard. Je règle ma chambre au tenancier et m'arrache.



© THIBAUT TRANCHANT

« DU CIEL NUAGEUX EMBAUMANT
LES NEIGES ÉTERNELLES,
LES MONTAGNES NOIRES S'ÉLÈVENT. »



SUR LES TERRES DU COMTE

J'ai les nerfs en pelote. Et cet homme au demeurant courtois, qui vient tout juste de s'asseoir sur la banquette en face de moi en me saluant d'un signe de tête, va vite s'en apercevoir.

Il a suffi que nos regards se croisent pour que me prenne l'envie subite d'extraire une feuille et un stylo de ma sacoche, et de croquer à grands traits une tête de porc, croix gammée en guise de moustache, avant de pointer mon chef-d'œuvre d'art minimaliste sous le nez de mon voisin en le fixant droit dans les yeux.

Il a brusquement changé de tronche et de compartiment.

« Je sais, Sancho, c'est rude mais, dans le doute, mieux vaut rendre coup pour coup. »

Me voilà peinard jusqu'à destination. J'en profite pour tracer les grandes lignes de mon séjour : errer un moment dans la capitale, puis remonter vers les Carpates et trouver un monastère qui m'offrira l'asile et une résidence d'écriture pour travailler mes poèmes.

Hôtel Carpati, au centre de Bucarest.

Des murs tapissés d'une moquette orange défraîchie où sont accrochés des cadres aux paysages sans vie. Un ascenseur grillagé au fond du couloir, sur lequel est adossé un groom en costume froissé, fatigué comme un cheval de trait. Des douches collectives à l'étage. Deux minuscules chambres mitoyennes sur le même palier, dont la mienne. Un lit, une armoire, un bureau face à la fenêtre qui donne sur un parc. Je déballe mon barda et m'étends sur le matelas dont je peux sentir les ressorts. Et voilà que j'entends

de nouveau taper à la machine. Rien que ça chuchote, que ça manigance et que ça conspire. Un vrai putain de bureau des renseignements.

« Chut... La Securitate, Sancho. Ils ont dû nous mettre sur écoute. Je peux les entendre grouiller partout dans les murs. Descendons chercher de quoi nous rincer la bouche et mettons-nous au travail en silence. »

À la faveur d'un ciel dégagé et d'une puissante eau-de-vie de prune locale, je passe deux jours et une nuit d'écriture fiévreuse assis à ma table.

Au second soir, je sors enfin prendre l'air dans le parc en bas de l'hôtel. Elle est là, je le sens, elle m'appelle, la passerelle qui surplombe un lac verglacé. J'interromps ma marche. Et je fonds en larmes.

Nuit de pleine lune et je suis fatigué. Fatigué d'aller tous azimuts et d'être seul dans ma folie.

Enfin, pas tout à fait. Des ricanements rivalisent d'intensité pour perturber mon merveilleux spleen.

Assise sur un banc en contrebas, une femme m'observe chouiner.

Elle finit par s'avancer vers moi.

Deux longues nattes prolongées par des bouts de tissu, les traits burinés et un large sourire laissant apparaître de grandes canines dorées, elle passe sa main sur mon visage et, d'un revers du pouce, balaie la larme que j'ai au coin de l'œil.

— *Baiete, usuca-ti lacrimile, pietrele fac parte din potecă...*¹

Je lui rends son sourire avant qu'elle ne tourne les talons pour disparaître dans la nuit noire.

Et c'est à cet instant précis qu'elle surgit des Enfers. La meute.

Remontant à la surface des eaux gelées, pupilles phosphorescentes et babines retroussées comme pour mieux dévorer la nuit, elle déchire le ciel d'un même hurlement et se met en cavale. Je pars aussitôt à ses trousses, dévale les bords du lac en tentant de ne pas la perdre de vue, jusqu'à ce que son halètement ne s'éteigne soudain. À l'entrée d'une cavité trop sombre pour que je puisse y distinguer quoi que ce soit, je m'accroupis, à l'affût du moindre bruit. Un premier râle me parvient du fond des ténèbres. Un deuxième. Je fouille dans ma sacoche jusqu'à mettre la main sur une barre de céréales que j'émiette à mes pieds. Il est temps de rebrousser chemin.

« Viens Sancho, allons-nous-en. Laissons la bête se repaître en paix. »

Ce soir-là, j'ai marché tout droit sans savoir où aller. Avant d'atteindre les extrémités de la ville, une zone industrielle désolée.

Amoncellement d'immondices à l'entrée de ce qui semble être un ghetto rom.

Un groupe de chiens errants me toisent en silence.

Un vieillard fait les poubelles.

Des jeunes postés sous un porche fument leurs clopes en me dévisageant. Il ne faudrait pas que je les vexé.

Moi et mon trench d'écrivain maudit, on n'a rien à faire ici.

Chapeau vissé sur le crâne, suffisamment profondément pour y dissimuler ma crainte, je les dépasse en slalomant entre les flaques de boue et remonte une artère du quartier.

En bas des tours, des bandes de filles pendues à leurs portables, maquillées et habillées comme des femmes, attendent que l'avenir ou un client leur fasse signe. J'ai rarement vu autant de misère concentrée au même endroit. Qui sont tous ces gens qu'on a oubliés et parqués en marge de la vie ?

Partout ici, plus qu'ailleurs, la sélection naturelle semble être impitoyable...

Me voilà à l'abri, dans l'escalier d'un de ces immeubles que le temps a salement érodés, quand des jappements s'élèvent du local électrique.

Trois chiots sont serrés les uns contre les autres, visiblement livrés à eux-mêmes, dont l'un, diminué, que j'arrache à sa fratrie pour l'envelopper de mon imper.

Sa faible constitution m'inquiète, mais je ne peux malheureusement lui offrir qu'un salut temporaire. Si je pars avec lui, ou bien les habitants du quartier me lyncheront ou on me l'enlèvera au moment de reprendre le train.

Je le frictionne délicatement, déchiré de devoir bientôt le rendre aux siens et l'abandonner à son sort.

Car le temps est venu de fuir ce mouvoir. Il arrive parfois que mes voix me prodiguent de judicieux conseils. L'une d'elles s'est alors élevée pour me livrer un avertissement qui laisse peu de place à l'improvisation : « Maintenant, les Carpates, t'oublies. Si tu poursuis dans cette direction, c'est la mort qui t'attend. »

Je suis fou. Je n'ai pas le droit à la liberté. J'ai le droit au pardon. Quand on enferme quelqu'un, on l'enferme jusqu'au fond. À chacun sa morale ! Avec ou sans dieu, j'ai besoin d'aide. J'ai fini en HDT. La punition miracle causée par le remède miracle, la sismothérapie. Les médecins me droguent. Je leur raconte mon sens à terme et à raison de la survie. Je les énerve, je crois. Je crois que je leur fais peur. La chute sera grande ! Plus beaucoup de choix pour me libérer. L'homme-médecin, blouse blanche, me saigne à blanc. Car lui non plus ne peut sortir d'ici. Sévices. Une peur vient de craquer. Blessé, je lui inflige mon désir de croquer la vie. En quelle raison impossible ma furieuse envie d'y rester va me perdre et me permettre de faire le pire. HDT. Mes menaces à voix haute proférées dans ma chambre ont réveillé le doute quant à une crise plus grande dans le regard de ma doctoresse. Une psychiatre, une lâche qui se permet de m'envoyer en HDT pour garder sa clinique en mains propres. J'ai crié trop fort. La sismothérapie, électrochocs sous anesthésie générale. Je n'ai pas eu conscience de mon sommeil. Du début jusqu'à la fin.

ONDES DE CHOC

Où je suis ?

Ce jour où Thibault me téléphone en pleurs, me suppliant de venir le chercher, où je suis ? Et pourquoi je deviens docile quand, à l'autre bout du fil, la personne en charge de son hospitalisation m'explique sur un ton sec et punitif qu'elle juge préférable pour sa sécurité de le garder enfermé entre leurs murs ?

HDT. Hospitalisation à la demande d'un tiers : le patient qui n'accepte pas son hospitalisation en psychiatrie sera hospitalisé sous contrainte, et donc sans son consentement, dans les cas où, suivant l'article L. 3212-1 du code de la Santé publique :

- son état impose des soins immédiats assortis d'une surveillance constante en milieu hospitalier ;
- ses troubles rendent impossible son consentement à ses soins.

La demande d'admission d'un tiers nécessite deux certificats médicaux dont le premier doit être établi par le médecin appelé par la famille ou par les proches du patient.

— Comment ça, mes parents approuvent le certificat médical initial ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Vous pouvez pas le garder contre sa volonté !... Thibault est violent ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Le sédater pour le calmer ?

Mon frère est terrifié, c'est de sa famille dont il a besoin, pas d'un lavage de cerveau.

La connasse se prend pour Miss Ratched. Et moi, je reste là, immobile.
Abasourdi.

Je voudrais les brûler, elle et son pseudo-service d'aides-soignants. Qui est-ce qu'ils soignent, là ? Et comment ils le soignent ?

L'idée de mon frère seul, apeuré, amorphe ou bien sanglé à leur foutu lit dans leur foutue chambre aseptisée m'est insupportable.

J'appelle ma mère, furieux.

Elle est en larmes. Thibault a violemment décompensé après sa troisième et dernière série d'électrochocs et, pour son bien, le psychiatre de l'hôpital a préconisé une HDT. Ma mère, anéantie, s'en excuserait presque.

Quand on nous a parlé de sismothérapie, on nous a expliqué qu'elle était indolore et sécurisée, puisque sous curare et anesthésie générale, qu'elle ne produisait peu – voire pas – d'effets secondaires et, surtout, qu'elle permettait d'obtenir de bons résultats sur la dépression sévère ou les crises de paranoïa aiguës.

Avec les parents, on s'est longuement concertés avant de proposer ce recours à Thibault, alors épuisé de lutter contre son agitation. Ses antipsychotiques ne le soulageaient plus.

Il a accepté.

Il nous a fait confiance.

Personne ne nous a jamais parlé de l'éventualité qu'il décompense au point de subir, en plus des décharges électriques balancées dans son cerveau, une période d'isolement forcé.

— Mon frère, je suis désolé. Je ne vais pas venir te chercher. Pas tout de suite. Faut d'abord que tu te calmes un peu. Ce sera pas long et c'est pour ton bien, fais-moi confiance.

Que ce mensonge m'étouffe. Moi et tous ceux qui nous ont conduits à prendre les mauvaises décisions pour Thibault.

Est-ce qu'il en est arrivé là parce que c'est avant tout nous que nous cherchons à rassurer égoïstement ?

Je suis perdu.

Je ne mérite pas la confiance aveugle qu'il a placée en moi.

LE SYNDROME DU SURVIVANT

Une souffrance insidieuse, permanente, usante. De celle qui vous terrasse et ravage tout autour, vous fauche dans votre élan. De celle qui falsifie votre perception des choses, altère jusqu'à votre identité.

Dire que, tout ce temps, je n'en avais pas conscience.

Ça m'apparaît aujourd'hui comme une évidence : la mue de mon frère, inexorablement, a entraîné la mienne.

De 2013 à 2016, l'aura artistique et médiatique d'Orel ainsi que les projets de groupe sur lesquels je m'embarque à ses côtés me catapultent sur le devant de la scène. Deux albums, des tournées à guichets fermés, une série télé, des propositions de cinéma... Tout va très vite. Trop vite. Dans ce tourbillon chronophage que devient mon quotidien, lors des rares moments de pause et de repos que je pars chercher auprès de ma famille, une chose me frappe.

Le regard.

Le regard des miens est modifié. Celui de mes parents, mes potes, transcendé ; et celui de mon frère, dépassé. Face à l'excitation que suscite mon nouveau statut, je deviens le centre de toutes les attentions. Thibault, lui, est mis de côté. Et cette sensation désagréable de voir l'écart se creuser entre nous m'est rapidement insupportable à vivre. Alors s'opère cette drôle de chose : je me sabote.

Et me laisse griser par ma nouvelle vie.

Je bois, je prends des drogues.

Je monte sur scène défoncé. Ces moments de communion avec mon équipe, avec le public, je les vis en demi-teinte.

L'argent que je gagne, je le dilapide.

Mais plutôt que de basculer dans la flambe, je développe un mode de vie zéro qui ne me demande aucun effort.

Pendant près de deux ans, je ne rentre plus chez moi, je loue une chambre au Novotel qui se trouve au bout de ma rue.

Je prends des taxis pour parcourir deux cents mètres.

Je ne fais pas de lessives, rachète des sous-vêtements neufs tous les jours.

Les avances que me file la maison de disques, je les divise en Smic : dix mille euros en font huit, je sais, dès lors, quelle limite ne pas dépasser.

De temps à autre, je me laisse aller à quelques dérapages mégalomanes, claque une grosse somme d'un coup aux Galeries Lafayette, rince un grand restau à des potes.

Je ne célèbre pas vraiment, je consomme. Le but reste d'être dans une survie confortable. Payer des prestataires de services pour faire ce que les gens font normalement.

Et puis, il y a les sorties de route médiatisées.

Je mets tout le monde dans l'embarras, moi le premier.

Ma nouvelle notoriété me propulse hors sol et très loin de la réalité que vit mon frère.

Comment ne pas tout détruire ?

Partout, j'existe : à la radio, sur les écrans, dans les discussions de mes proches et dans la rue.

Complimenté, admiré, sollicité.

Comment mériter ces égards, alors même que je suis incapable de venir en aide à Thibault ?

Quelle imposture.

Qui sait le frère que je suis et tout ce que je ne fais pas ?

En refusant qu'il se mette à son tour à vivre ma réussite par procuration ou simplement qu'elle ne le renvoie violemment à son inertie, je m'empresse de tout gâcher, m'interdis d'être heureux en sa présence, lui cache jusqu'à mes joies les plus bénignes. Sa voix que je suis convaincu d'asphyxier entraîne le rejet de la voie que j'emprunte.

Et cette autodestruction programmée se répercute bientôt dans mon intimité.

Le constat est cuisant : une propension à m'isoler toujours plus grande, détériorer chacune de mes relations, me rendre coupable de ne pas être à sa

place, chercher à transcender le choc – jusqu’à la névrose. Me donner du retard, dans tout, pour que Thibault n’ait jamais à le combler ; avoir bientôt quarante ans, ne pas être père, peut-être ne jamais vouloir le devenir, embrasser ma noirceur, pour que ma lumière ne puisse lui faire de l’ombre.

Et si Thibault n’était pas tombé malade, est-ce que j’aurais su éviter tout ça ?

Le grand frère malade de son frère malade.

Voilà ce que je suis devenu.

FAMILY BUSINESS

Quand *Carbone* sort sur les écrans, et que je sais mes parents et mon frère tous les trois exceptionnellement réunis pour aller le voir au Comœdia de Sète, je trépigne déjà quant à d'élogieux retours.

— Tu devrais prendre des cours. Tu tiens sur la même note de jeu tout le film, c'est un peu dommage.

Merci, Mère, reine des planches, qui incarna Lady Macbeth dans les arènes de Saintes un soir d'été, avant de rompre brutalement avec une prometteuse carrière de comédienne pour s'orienter dans le social. Laisse-moi racheter le crédit artistique bafoué de cette famille, et prosterne-toi devant ton fils, ex-glandeur professionnel qui vient de donner la réplique à Magimel sous la direction de Marchal.

— Ton pote Idir, en revanche, joue vachement bien.

— Bon, passe-moi papa, s'il te plaît.

— ...

— Salut, fils. Écoute, je viens de voir un bon film. Et un jeu d'acteur intéressant.

L'honneur est sauf. Je m'accommode même fort bien de ces deux compliments.

— Et Thibault, il en pense quoi ?

— Il est en colère.

Ah. Il avait déjà refusé de me voir dans *Comment c'est loin*. Je commence à me demander si j'ai bien fait d'accepter ces rôles.

— Passe-le-moi, s'il te plaît.

L'impression d'être Matthew Poncelet juste avant l'injection létale.

— Ouais ?

— Mon frère, il paraît que t'es en colère. C'est parce que je me fais flinguer à la fin ?

— Non, là je t'ai trouvé bon.

Les sarcasmes, c'est de famille.

— Alors, pourquoi ?

— Je sais pas trop.

Je vais retourner écrire des chansons sur ma famille dysfonctionnelle.

Au moins, je saurai pourquoi ça ne leur plaît pas.

Plus tard dans la soirée, Thibault m'envoie ce message.

« Il y a transfert d'image ou d'identité. C'est comme si je voyais plein de petits défauts sur ton visage et que je me mettais à les reproduire. Puis, quand je te vois avec d'autres personnes sur un même plan, je te vois plus lumineux que les autres, comme si tu avais été rajouté à l'image après.

« Ta voix aussi, lorsque tu récites un dialogue, me met mal à l'aise. Je pourrais penser que tu surjoues mais, rajoutant dans ma perception des choses de l'incompréhension, ne souhaitant pas te juger comme laissant un doute sur mon goût, je ne sais pas comment te recevoir. Il y a sûrement aussi une part d'hallucination. Entre la personne que je connais et celle que je vois sur l'écran, j'ai du mal à nuancer la différence.

« Quand je te vois chanter sur scène, je me laisse emporter par ton spectacle et tout est bon et naturel.

« Quand je t'ai vu tout à l'heure, j'avais des remontées de coke prise deux jours avant et je me suis fait un gros bad trip. À chacune de tes apparitions, je voyais ton visage plein de grimaces de clown à qui on infligeait de grands malaises. Entre avoir trouvé le film pas terrible et ton jeu que je n'ai dû voir que sous un masque venant de je ne sais où, j'étais plutôt en colère à la sortie de la projection. »

L'enfoiré. Je viens de camper un ténébreux magouilleur juif dans le casse du siècle, et lui n'y a vu qu'un sosie épileptique de Jim Carrey grimaçant de bout en bout.

En même temps, coke ou pas, chaque fois que j'accompagne Thibault au cinéma, il regarde ailleurs. Je me dévisse alors discrètement la tête pour l'observer marmonner des phrases cryptiques.

Quel que soit le côté de l'écran où je me trouve, à ce moment-là, le vrai spectacle, c'est lui.

MON FRÈRE, CE HÉROS

Thibault a toujours été précoce avec les filles. Très vite capable de les déshabiller en un regard, à un âge où n'importe quel autre ado en pleine mutation aurait filé un rein juste pour dégrafer leurs soutifs. Quand il était petit, déjà, elles s'extasiaient toutes sur sa bouille.

L'œil bleu rieur et des épis en pagaille sur sa tête blonde, il n'a rien perdu de son charme en grandissant.

Premier tour de force à quinze ans, quand il s'amourache d'une jeune gitane rencontrée en vacances sur l'île d'Oléron. Lui et Aurélien, chez qui il crèche, sont invités à célébrer la naissance d'un nouveau-né dans un camp à l'extérieur de la ville. C'est à cette occasion qu'il fait la rencontre de Mylanne. À peine plus âgée que lui, elle est la dernière d'une grande fratrie et fait l'objet de toutes les surveillances.

Premier baiser volé à l'abri des regards indiscrets, premier exploit. Bravant tous les interdits, Thibault décide alors de rencarder son amoureuse chez les parents de son pote.

L'appartement est vide, il devient le théâtre de leurs premiers émois. Mais la nouvelle se répand bientôt chez les gitans qu'un petit blondinet fricote d'un peu trop près avec Mylanne. Si bien qu'un jour, après quelques entrevues de moins en moins secrètes, Thibault doit fuir par les toits, tel le hussard de Giono, poursuivi par une bande de mecs en marcel décidés à lui faire payer d'avoir défloré leur petite sœur.

Deux jeunes corps impatients qui commettent l'irréparable + un futur mouchoir plus vraiment blanc le jour du mariage + une famille déshonorée

= la tête de mon frangin mise à prix.

Ou l'art de bafouer des traditions millénaires en perdant son pucelage.

Mon frère, ce héros.

Tellement précoce qu'il multiplie les conquêtes quand j'en suis encore à me pignoler sur les filles de ma classe comme un puceau. D'ailleurs, est-ce que quelqu'un peut me dire dans quelle famille digne de ce nom un cadet perd sa virginité avant l'aîné ?

Le petit enfoiré.

Il accède à un monde dont j'ignore tout.

Je suis donc ses prouesses de près et je n'en perds pas une miette.

De sa toute première galoche avec Najet au bois de Cergy, où se retrouvent les amoureux en herbe, à ce fameux jour où il va définitivement entrer au panthéon des cadors...

On est en juillet, il fait beau, je viens passer quelques jours chez ma mère qui vient d'emménager seule sur les hauteurs de Sète.

En me levant un matin, je tombe nez à nez avec une femme dans la cuisine. La cinquantaine, le cheveu noir grisonnant, il ne me semble pas l'avoir croisée au boulot de ma mère, et il est plutôt rare que je tombe sur ses copines en pyjama chez nous. Sûrement une migrante qu'elle héberge... Je sais qu'elle leur rend parfois visite à la Cimade du coin.

J'élude rapidement la question, encore dans le coaltar, quand Thibault fait son apparition.

Il se sert un café puis, tout en s'approchant de l'apatride, plonge la main sous son long T-shirt et se met à lui caresser langoureusement le dos avant de lui déposer un baiser sur le front.

— Ça va, t'as bien dormi ?

J'hallucine.

Derrière, j'entends quelqu'un respirer avec difficulté.

Ma mère, sidérée et en hyperventilation, qui en l'espace de six mois a troqué un mari en crise pour une belle-fille cumulant à peine plus de trimestres qu'elle. OK. Donc en fait, le refuge, c'était juste le lit de mon frère ?

Maman, respire. Elle ne peut plus avoir d'enfants, *a priori*...

FLEUR FANÉE

Des élèves disposent deux plantes vertes de la même taille et à quelques mètres seulement de distance l'une de l'autre.

Arrosées et exposées à l'identique, la première est continuellement complimentée par les élèves, quand la seconde fait l'objet d'insultes quotidiennes.

En quelques semaines, l'observation est sans appel : la plante qui bénéficiait d'attentions bienveillantes a continué de se développer et se porte à merveille.

Quant à celle sujette à des jugements négatifs, elle s'est flétrie.

Jusqu'à dépérir.

Puis mourir.

Au téléphone, elle m'apparaît soudain si limpide.

Une voix claire, des mots choisis avec justesse et dans leur musique d'origine. Je n'en crois pas mes oreilles, il est de retour.

Les antipsychotiques qu'il prend m'auraient-ils enfin rendu mon frère ?

Pas du tout. Thibault m'annonce juste qu'il est amoureux.

— Si tu la voyais... Grande, jolie, drôle, et devine quoi ? Elle est mannequin ! Tu vois pas, toi, c'est la cour des Miracles ici, y a que des têtes bouffies par les médocs et, au milieu, il y a Deborah ! Mon frère, je crois que je suis amoureux.

— Attends, t'as rencontré une fille au centre et vous sortez ensemble, c'est ça ?

— Elle mange seule à la cantine donc, un midi, je suis allé lui cueillir des fleurs dans la pinède et je me suis planté devant elle avec mon bouquet. Elle m'a regardé, a demandé « Pourquoi ? », j'ai répondu « Parce que t'es belle ».

Hélas, comme bien souvent quand le bonheur frappe à sa porte, mon frère doit déjà faire face à un départ prématuré.

— Le problème, c'est qu'elle sort dans trois jours.

Quelques années ont passé depuis l'épisode de la mystérieuse belle-fille quand Thibault rencontre Deborah, hospitalisée comme lui à Saint-Martin. Une de ses dernières parenthèses amoureuses erratiques avec une date de fin annoncée.

Quatre jours pour s'aimer entre les murs de l'hosto, c'est court. Surtout qu'une fois de retour à ses shootings photo et à sa vie parisienne, sa jolie mannequin laissera toutes sans suite les quelques tentatives de Thibault pour garder contact.

Absence de constance, projections impossibles.

Chaque fois, c'est pareil. À l'intérieur ou en dehors des murs, il doit se réinventer.

Et, chaque fois, je reste frappé par son étonnement quant à sa capacité à être désiré. Par l'urgence de ses mots aussi, qui témoignent toujours d'une réelle envie d'engagement.

Et d'un vide affectif à combler.

Aujourd'hui plus que jamais.

Car plus le temps passe, plus Thibault se déprécie.

La prise de poids, la perte de libido dues aux traitements...

Comment éprouver cette réalité : un équilibre psychique au sacrifice d'une enveloppe physique ?

Comment parvenir à s'aimer dans ces conditions ?

Comment garder une estime de soi valable quand on est étiqueté malade et sorti des rails pour une vie en marge du monde ?

Si l'analogie entre mon frère et une expérience menée par une classe de SVT peut sembler absurde, je garde l'intime conviction que le lien affectif, la considération et, plus largement, le contact humain sont au cœur de la rémission de Thibault. Et que l'amour comme un formidable canal vibratoire lui permet chaque fois d'entrer à nouveau en résonance avec lui et le monde autour.

LES ENFANTS DE DAR TIFL

En 2006, loin du rivage, Nessbeal chantait : « Tanger sur le port, les gosses errent comme des forçats... »

Un an plus tard, après des jours passés en mer en partant de Sète, on débarque enfin du ferry. Tanger la Blanche, sur la pointe la plus au nord de l'Afrique, face au détroit de Gibraltar. Les mots du poète résonnent en moi comme un doux pléonasme.

Des estropiés qui déambulent en boitant le long des quais, des promeneurs de chameaux guettant le touriste sur les plages désolées, l'indécence du riche quartier d'affaires en construction narguant la médina sur le front de mer ; les premières images choquent.

En s'enfonçant dans la ville, passé la casbah crénelée, derrière les murs d'une blancheur neigeuse, la misère. Et des regards empreints de défiance. Mon visage est fermé. L'impression d'être Billy s'évadant de prison et traversant, tête baissée, un décor de *Midnight Express*.

Thibault pose sa main sur mon épaule.

Je me détends un peu.

Dans notre chambre d'hôtel, il défait son sac pour en dresser l'inventaire. Glissés parmi ses affaires de rechange, des savons, des cahiers, des crayons. Quand j'essaie de comprendre pourquoi ces fournitures, il feint de ne pas m'entendre, trop occupé à mettre son barda en ordre.

Depuis la Roumanie, je m'inquiète de le savoir seul en voyage, alors quand, quelques semaines plus tôt, au détour d'une discussion, il me propose

de l'accompagner, je saute sur l'occasion et m'embarque à ses côtés.

Première fois que j'entreprends un si long périple avec lui. L'impression qu'il n'a rien balisé. Je sais seulement qu'il souhaite descendre plus bas dans le pays, jusqu'aux premiers confins du désert de Ouarzazate.

Dans le train qui nous emmène à Marrakech, un incessant ballet de sacs plastique qui tournoient dans les airs. Le paysage défile comme un mirage. Et toujours cette pauvreté aux abords des villes.

D'innombrables déchets, quelques charrettes remorquées par des ânes, des nuages de gosses rachitiques qui se ruent sur nous à chaque arrêt en gare pour quémander des dirhams, que Thibault leur donne.

C'est donc ça, le tiers-monde. Celui que Fatou Diome décrit comme un lieu d'oubli, où « une tête d'enfant pèse moins lourd qu'un hamburger ». Drôle d'effet miroir.

Quand il ne prend pas des notes sur son carnet, Thibault saisit des scènes de vie derrière son appareil photo. Meticuleux, il répertorie chaque détail et ne m'adresse la parole que pour aller à l'essentiel.

— Mon frère, demain, il faudra se lever tôt.

J'essaie d'en savoir plus, et lui ne dit toujours rien.

Le deuxième appel à la prière s'élève sur Bab Aghmat, l'un des quartiers les plus pauvres de Marrakech.

Un terrain vague accueille le marché sur une esplanade recouverte de voitures en ruine. Le taxi nous arrête devant ce qui semble être une école. Une femme aux allures de nourrice nous ouvre les portes avec un grand sourire, comme si nous étions attendus, avant de nous conduire jusqu'à une salle de classe.

Là, c'est une dizaine d'enfants qui nous accueillent en chansons.

Thibault peut entamer sa distribution de cahiers et de crayons.

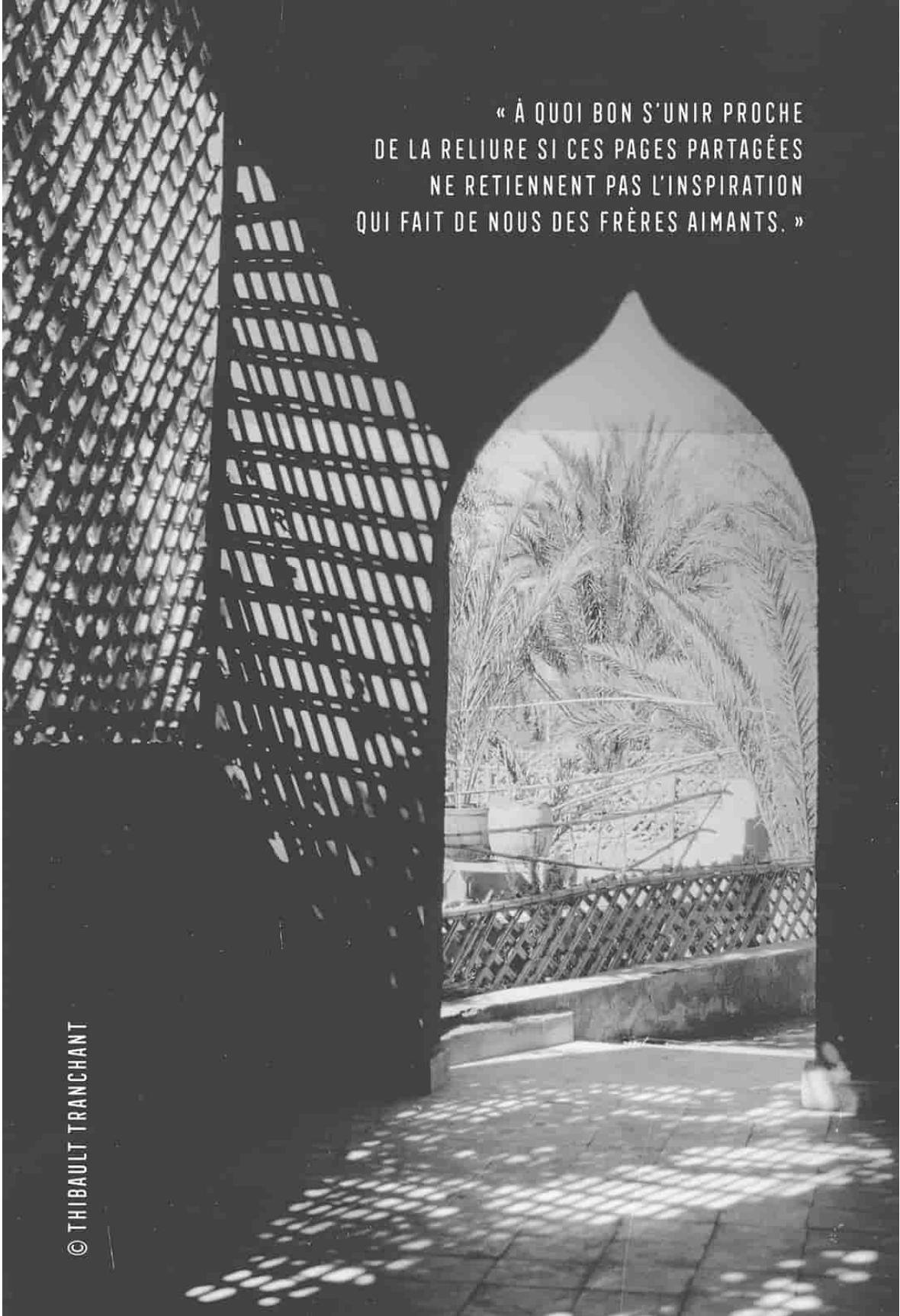
Je peine à retenir mes larmes quand, au milieu d'une ronde qui s'est faite autour de lui, il se tourne vers moi en riant.

C'était donc ça, le mystérieux projet de mon frère. Rendre visite aux orphelins de Dar Tifl.

Ils lui sautent maintenant au cou pour l'embrasser, et je capture la scène en l'imprimant dans ma mémoire.

Pour la première fois depuis notre arrivée au Maroc, dans les dortoirs qu'on redécore de roses en papier crépon, parmi ces enfants des rues débordant d'amour et un frère que je découvre tendre et investi, je respire.

Ça ne va pas durer.



« À QUOI BON S'UNIR PROCHE
DE LA RELIURE SI CES PAGES PARTAGÉES
NE RETIENNENT PAS L'INSPIRATION
QUI FAIT DE NOUS DES FRÈRES AIMANTS. »

AU SIXIÈME JOUR

Au sixième jour, Il créa la femme trahie.

Dans le pick-up qui nous conduit de Marrakech à Ouarzazate, j'affiche une mine radieuse quand, sur l'écran de mon portable, apparaît le nom d'Ava.

Les premiers mots qu'elle prononce me glacent instantanément.

Son ton est psalmodique :

— T'es seul ? Je peux te parler ?

Le mien, chevrotant :

— Oui, tu peux, Thibault écoute sa musique sur la banquette arrière.

De l'autre côté du pare-brise, les roues du pick-up soulèvent le sable et la poussière dans un même nuage. Je perçois qu'Ava prend une respiration. J'ai la boule au ventre.

— Avec combien de filles, Guillaume ?

Je pénètre dans l'œil du cyclone.

— Avec combien de filles tu m'as trompée ?

Qui se referme sur moi.

En sourdine, l'extérieur me parvient maintenant avec un filtre. Des bribes de mots, des prénoms féminins qu'elle énumère et dont j'aimerais qu'ils ne me soient pas si familiers.

— Fils de pute, tu me dégoûtes ! Tu t'es protégé au moins ?

— Oui...

En plus de l'avoir trahie, j'ai aussi potentiellement contaminé la femme que j'aime.

Sombre merde que je suis.

— Je ne veux plus jamais te revoir !

Comme un coup de massue que je reçois sur la tête, cette dernière sentence me ramène brutalement à mes mensonges. Je suis démasqué.

Mon portable clignote, m'indiquant qu'il n'aura bientôt plus de batterie et, alors que je cherche, dans un effort vain, à balbutier un mot, ouvrir la bouche pour qu'elle m'entende au moins implorer son pardon, il s'éteint.

Sauvé par le gong. Car la vérité, c'est que je ne suis pas prêt à lui avouer toute la vérité.

À l'entrée des gorges du Dadès, je prétexte le besoin de remplir une bouteille et part immédiatement en quête d'un lieu où m'isoler.

Je trouve refuge derrière un bazar à souvenirs.

Là, je m'accroupis et m'effondre. Les mots d'Ava résonnent en moi. Et s'ajoutent bientôt à ceux qu'elle avait prononcés à l'aube de notre histoire : « Je trouve ça con de culpabiliser nos pulsions sexuelles. Je ne te dis pas d'y céder systématiquement mais, si un jour tu veux aller voir ailleurs, protège-toi pour me protéger moi, c'est tout ce que je te demande. »

Qu'est-ce qui m'a poussé à me servir de son honnêteté comme d'une sécurité pour mieux enfreindre cette règle élémentaire et flouer sa confiance ? Refuser de jouer à armes égales ? Je viens juste de chercher à sauver ma peau.

Et Thibault, comment je vais lui cacher ma détresse, maintenant ? Elle dégouline partout sur mon visage.

Derrière son objectif, lui ne se doute de rien.

Il mitraille, concentré.

Je le rejoins et lui emboîte le pas à distance, traînant la patte entre les deux immenses parois calcaires.

L'impression de me faire avaler par les gorges.

Si seulement je pouvais disparaître.

Les unes après les autres, les palmeraies défilent à l'extérieur. On a repris la route sur un sentier de traverse cabossé, jonché de fleurs jaunes d'acacia. La terre battue, les Bédouins qui nous saluent en passant, les rayons du soleil qui se reflètent sur les dattiers à l'entrée des villages fortifiés, toute cette beauté contraste avec mon mal, le rendant plus insupportable encore. Ce kaléidoscope de paroles et d'images finit par me coller le tournis. Ma promenade cauchemardesque s'achève presque à l'autre bout du monde.

Ouarzazate, « la ville sans bruit ! », nous indique le guide.

Douce ironie tant ma tête bourdonne.

Thibault, lui, semble calme.

Il s'avance vers moi.

— Qu'est-ce qui va pas ? Tu dis rien depuis qu'on est partis.

Ça y est, je craque. Dans les bras libérateurs de mon frère, j'évacue enfin ma douleur. Je lui confesse mes trahisons, et l'homme que je suis, lâche, volage, préférant lui avouer à lui plutôt qu'à Ava toute la vérité. Il m'accompagne au bivouac et me fait asseoir. Mon voyage s'arrête ici. Je suis trop anéanti pour faire un pas de plus. Inutile de lui expliquer, Thibault comprend.

— Vous êtes amoureux, mon frère, ça peut peut-être s'arranger ? Te flagelle pas trop, s'il te plaît. Essaie de te reposer, et moi, je suis revenu dans deux jours, OK ?

Son regard compatissant, son odeur et ses mots familiers m'apaisent. Le constat n'en reste pas moins pitoyable. Je viens de perdre la fille que j'aime, et c'est maintenant mon frère à qui je fais faux bond.

Par la lucarne de la tente, je le regarde rejoindre le groupe de randonneurs avant qu'il disparaisse peu à peu derrière la première crête. Aux portes du désert, dans la ville sans bruit, Thibault s'en va chasser ses mirages. Quant aux miens, ils se sont tous envolés. Je récolte ce que j'ai semé. Je croise les doigts pour que lui trouve ce qu'il est parti chercher.

En solitaire, une fois encore. Car, dès que je m'engage aux côtés de Thibault, je défaille. Lui qui a tant besoin d'une présence pour rompre avec son infinie solitude et qui aimerait, je l'imagine, un grand frère comme un compagnon de route sur lequel compter, se voit une fois de plus pénalisé par mes difficultés.

En proie à mes démons, je le laisse s'en aller seul avec les siens.

Mon frère reste un éternel rendez-vous manqué.

JEUX DE PISTE

— Je te téléphone dans dix minutes, ça te va ?
— O' de votre site et, dans ce cas, que ne peuvent générer les fichiers fournis de l'application web.
— ???
— *What I mean is so much !*
Voilà qu'il recommence.

Ce petit fumier ne serait quand même pas en train d'essayer de me faire croire qu'il déraile pour que je le laisse peinard ?

Mon enfoiré de frangin, qui a finalement accepté d'être interviewé pour les besoins du livre et partager quelques-uns de ses textes, juge, semble-t-il, qu'il en a déjà assez fait comme ça. Je fais mine d'être lassé mais, en découvrant ses textos, je glousse de rire. Mon fou de frère cherche à se faire passer pour plus fou qu'il n'est pour me rendre fou à mon tour.

La mise en abyme est si folle qu'elle pourrait presque annuler ses symptômes. Et si c'était ça, le remède ?

Quoi qu'il en soit, quand j'entends parler de comportement désorganisé chez les personnes schizophrènes, c'est-à-dire d'absence de construction relative à la pensée et au discours, je peine à croire que Thibault y soit sujet tant sa stratégie pour me dissuader d'obtenir mes précieuses informations est implacable.

Au programme de ce soir, il y avait ces symboles récurrents qui peuplent ses dessins et écrits, parmi lesquels le singe et le serpent, ainsi que ses muses astrales : le soleil et la lune.

Ce fameux « Soleil », celui qu'il gratifie d'une majuscule dans ses messages. C'est dire si je suis peu de chose face à lui.

Je ne saurai probablement jamais pourquoi il s’amusait à le fixer des heures jusqu’à se brûler la rétine. Sur la plage de la Corniche, au milieu des badauds interloqués, ma mère n’avait alors pas d’autre recours que de lui jeter l’eau de sa bouteille au visage pour qu’il cesse.

Pensées peu logiques, discours allusifs, déductions inattendues, associations d’idées saugrenues... Et si tout ça n’était qu’un dispositif mis en place par ses soins pour que nous ne puissions jamais accéder aux voix qu’il entend ?

À mesure que je reconstitue pièce par pièce ce vaste puzzle, et chaque fois que je parviens à mettre le doigt sur un nouveau mystère, Thibault rivalise d’inventivité pour me laisser dans le flou. Pire encore, il tente de m’avoir à l’usure en espérant que je déclare forfait. Chez mon frère, il est des sanctuaires sacrés et bien gardés qu’on ne viole pas impunément.

— Tu veux pas au moins me parler de ton tatouage ? Le triangle, c’est quoi ? Et les cercles ?

— Le triangle protège du mauvais œil, c’est tout ce que je peux te dire. Pour le Soleil, va fouiller chez les Africains. Pour le serpent, va voir chez les chamans mexicains. Pour celui que j’ai pu sentir à Paris, je ne pourrai pas t’en dire beaucoup plus. C’est de l’ordre des dimensions parallèles. Tout un monde pour le serpent ! Plus qu’un monde pour le Soleil !

Rien à faire. Je ne résoudrai jamais l’énigme. Mais les indices que Thibault sème derrière lui lèvent peu à peu le voile sur un monde intérieur que je devine d’une grande complexité. Son caractère insondable continue de me fasciner.



« DISCRÉTION ABSOLUE
SUR LA LIGNE DE FUITE,
LES ÉTOILES ALIGNÉES
FONT LES MOTS. »

PEAU DE SABLE

— Hé Guillaume, tu sais que *sharpei* veut dire « peau de sable » ? C'est peut-être pour ça qu'il kiffe autant qu'on vienne se balader sur le banc de Thau. En tout cas, t'as vu, il casse pas les couilles, tu peux lui jeter un bâton tant que tu veux, il le rapportera pas. Surtout si tu vises en direction de l'eau. J'ai jamais vu un chien qui détestait l'eau à ce point.

— T'es sûr ? C'est pas ton sweat qui flotte au bord, là ?

— James, tu lâches ! James ! C'est pas vrai... mais qu'il est con, ce chien.

Origine paternelle : sharpei. Caractère doux. Chien intelligent. Facilement domesticable.

Origine maternelle : inconnue.

Matricule : E404.

J'ai d'abord pensé à Anubis, mais je me suis très vite dit : trop lourd à porter.

Puis m'est venue l'idée de Quinquin, rapport à la chanson *Le P'tit Quinquin*. Un hymne aux travailleurs du Nord et à toutes les petites gens, où qu'elles soient. Je crois que le symbole me plaisait.

Offrir une voix à ceux qu'on bâillonne.

En précisant mes recherches, j'ai appris que la chanson avait été récupérée par des soldats qui l'entonnaient pour motiver leurs troupes. L'adoption devrait être un acte de résistance, ça aurait pu me convenir, mais je crois que la connotation guerrière m'en a finalement dissuadé.

J'ai donc opté pour James.

J'ai toujours eu un faible pour les « James ». Brown, Ellroy, Stewart. Et, je ne sais pas, c'est peut-être la silhouette dégingandée de ce dernier, son air maladroit, mais lui et mon James avaient des accointances. Ça, et quelque chose d'un peu british dans la tenue.

Probablement l'élégance.

Au moins celle de tourner le dos aux visiteurs, en ce qui concerne mon chien, et de refuser qu'on s'apitoie sur son sort.

La première fois que je l'ai vu, lui et ses codétenus étaient en cellules disposées en rangées, et classés selon leur gabarit.

Dans le fond de son couloir, c'était le seul, gueule tournée contre mur, à ne pas aboyer. Je me suis alors souvenu d'une phrase de Léautaud qui disait à peu de chose près des animaux : « Ils m'intéressent du moment qu'ils sont dans la souffrance. »

S'il m'est difficile de me libérer de ma cage, j'avais à cet instant le pouvoir de le libérer de la sienne, donc je l'ai fait. Et puis, un silencieux qui s'agite dans le vacarme, j'y ai sûrement vu un peu de mon reflet.

— Gardien ! Ouvrez la geôle !

James et moi, on s'est tout de suite reniflés. Table rase de son passé, c'était parfait, il ne saurait rien du mien. Juste deux compagnons de fuite qui marcheraient ensemble sans se juger. Il a d'ailleurs tout de suite pris le pli de mes marches nocturnes. Ouvrant la route fièrement, des sentiers jonchant le mont Saint-Clair aux cafés de la ville qu'il m'arrive encore parfois d'écumer jusqu'au petit matin. Toujours là, à mes côtés. Guettant le signal du retour, patiemment assis au pied des chaises.

Croyez-moi, un chien qui se retient de pisser le jour levé en attendant que son maître émerge est, de toute façon, un chien qui a réussi l'examen de passage haut la patte.

Mon fidèle ami solitaire.

Avec le recul, je peux dire qu'il m'a filé un cadre. James n'étant jamais avare de câlins, la moindre des politesses est au moins de me lever le matin pour remplir pleinement la main qui le nourrit.

Vous savez ce que je crois, quand on dit des chiens qu'ils s'éduquent à l'intelligence de l'homme ? Que l'homme s'éduque aussi à leur sensibilité, et que leur compagnie renforce notre humanité.

Avec James, on partage donc la même gamelle, on communique avec les yeux et, quand c'est le bordel, ensemble, on aboie en silence.

BOUTEILLE À LA MER

Thibault et moi avons instauré un rituel : déplier une carte du monde sur une table une fois par an et cibler un pays à visiter tous les deux.

Ce jour-là, il me parle d'Amérique latine, et je nous imagine déjà retenus en otage par un cartel en échange d'une rançon que mes parents paieraient, pour s'assurer qu'ils nous gardent et fassent disparaître nos corps.

Un scénario plus probant, mais tout aussi dissuasif, serait qu'on se fasse becter par les moustiques – si tant est qu'on survive aux douze heures de vol en classe éco, jambes tendues, à régurgiter une macédoine sous vide comprise dans le billet.

— Et l'Islande ? C'est peut-être un peu moins ensoleillé, mais c'est seulement à quatre heures d'avion et tout aussi dépaysant. Mais surtout, mon frère : c'est le pays des elfes et des trolls ! J'ai lu quelque part que les Islandais construisaient des petites baraques miniatures un peu partout sur leur île pour les héberger. Tu dis quoi de ça ?

Comme si j'allais l'hameçonner avec mon pitoyable argumentaire. J'ai juste besoin de respirer et, surtout, je me dis que troquer le vacarme de la jungle équatorienne pour un désert de glace silencieux lui permettra peut-être de l'aider à faire le vide.

Reykjavík.

Une fois dans la capitale, rapide crochet par le Blue Lagoon, avant de nous éloigner des attrape-touristes de la ville pour remonter en voiture une partie du littoral ouest jusqu'aux premiers fjords.

Une seule route praticable et la moitié nord de l'île est fermée à la circulation.

On n'a rien délimité. Après tout, c'est l'aventure.

Thibault enchaîne cigare sur cigare, des Clubmaster à la vanille, et comme la température extérieure s'affiche en négatif, je sais déjà que la caution de la voiture de location va sauter.

À l'entrée des villages qui longent la côte, on peut trouver de grands baquets d'eau chaude naturelle dans lesquels se détendre face à l'immensité de l'océan Atlantique.

Le panorama est imprenable.

Que ce soient ces vols de macareux qui viennent se poser en masse sur les flancs d'îlots visibles à l'œil nu, ou, en tournant légèrement la tête, les nuages de fumée opaque recrachés par mon frère dans l'atmosphère, verres teintés vissés sur le nez à la Raoul Duke et bouteille de rouge à la main, comment ne pas s'émerveiller ?

Question en passant : si je jette à la mer cette première bouteille qu'il vient de siffler, y aura-t-il quelqu'un, à l'autre bout du monde, pour récupérer ma détresse ?

Investir Thibault dans ce voyage risque de relever de l'exploit. Il ne m'aura pas fallu longtemps pour m'en apercevoir.

Il ne dit pas grand-chose. Thibault me laisse le trimballer de village en village et ne se manifeste que lorsque l'envie de se repaître se fait sentir. Les premiers soirs, on dîne dans des pubs, de la viande de mouton, des poissons pêchés du jour ou des soupes au lard salé, généralement arrosés de grandes pintes de Segull 67 ou de bouteilles de vin qu'il continue de s'enfiler généreusement. Il n'y a qu'à ces conditions que sa langue se délie un peu. Très souvent pour divaguer.

Nos échanges tournent tous court.

Un soir, lassé de devoir négocier avec lui la limite d'alcool à ne pas dépasser, je rentre seul chez nous.

Il est à peu près 22 heures quand je ferme l'œil.

Quelques heures plus tard, son haleine chargée vient me chuchoter à l'oreille qu'il n'a plus assez d'oseille pour boire. Alors que je lui suggère de s'allonger, de décuver et de dormir un peu, une violente dispute éclate. D'un coup, Thibault sort de sa réserve. Le regard exorbité, il s'empare du lecteur

DVD de poche que j'ai acheté la veille dans une station-service et le balance contre le mur. Si j'ai suffisamment d'argent pour m'offrir ce genre de gadget, alors j'en ai forcément pour lui rincer ses coups. Des années qu'il n'avait plus manifesté une telle violence à mon égard. Pris de court, paniqué et hors de moi, je le fous dehors.

Je suis tellement contrarié que je décide même de le filmer. Pas question qu'il passe le séjour à picoler la nuit, dormir le jour et vriller comme il vient de le faire quand il est sous influence. S'il ne parvient pas à l'entendre, j'ai la naïveté de croire qu'en lui mettant ces images pathétiques sous les yeux un déclic s'opérera.

5 heures, son lit est vide.

Je sors scanner les environs dans la nuit noire, mais rien, et je sens encore monter la colère.

Recroquevillé sous la couette, les doigts croisés pour qu'il ne soit pas tombé ivre mort dans le port, j'essaie de me détendre. Je pense à ces décors qu'il nous reste à découvrir et qui pourraient, c'est ce que je souhaite, me le ramener. Les yeux fermés, j'imagine les geysers, la faune sauvage, les volcans en activité qui surplombent les océans déchaînés, et ces fameuses aurores boréales, raretés qu'offre aux plus chanceux le ciel nocturne islandais.

Aurais-je été exaucé par ce ciel durant mon sommeil ?

Au petit matin, encore plongé dans la pénombre de la chambre, j'émerge d'une nuit tourmentée sur une indicible découverte. Mon frère, l'œil poché d'un cocard et ronflant comme une forge, cul nul et jambe pendue dans le vide, tout juste vêtu d'un pull dépecé aux trois quarts qui laisse apparaître des avant-bras lézardés de griffures.

Je reste un moment au bord du lit à observer la scène, partagé entre effroi et rire nerveux que je peine à contenir. Je décide d'aller demander des explications à la tenancière du pub.

Celui qui a fait ça doit payer.

Sur place, on m'explique que Thibault a passé la soirée à voguer de table en table pour siffler les fonds de chopes, avant de se jeter sur une fille du coin pour la mignoter dangereusement sous l'œil effaré de son jules, une armoire à glace qui l'a évidemment sorti du bar pour l'encastrer.

À en juger par les regards patibulaires des habitués accoudés au comptoir, cette version des faits doit être à peine édulcorée. Il est grand temps de

ravalant mes désirs de vengeance sanguinaire, et surtout préférable de détalé. Thibault finira sa nuit sur la banquette arrière de la voiture.

Il me fait de la peine. Je vois bien qu'il souffre.

Je l'invective, le rappelle sans cesse à l'ordre, tente de le stimuler par tous les moyens, mais j'occulte le vrai problème.

L'alcool.

Il ne peut plus s'en passer. Sauf qu'il ne boit pas pour nourrir son imaginaire artistique. Non, il boit pour boire. Comme quelqu'un de trop seul. Comme il doit le faire depuis un moment déjà, sans que je m'en sois aperçu.

Il y a urgence à le sortir de cette impasse, d'autant plus qu'il a quitté la France sans ses médicaments.

Les quelques jours qui suivent, je l'accompagne tant bien que mal en le surveillant du mieux que je peux. Mais rien n'y fait.

De nos brèves excursions sur ces plages de sable noir et de ce musée de la magie sur lequel on tombe par hasard, Thibault n'a que faire, et moi, je ne peux plus le fliquer. Encore moins le voir souffrir. C'est un fait : je ne parviens pas à le captiver. Jusqu'à la veille de notre départ.

Seltjarjarnes.

En sortant fumer ma clope au réveil, je tombe nez à nez avec une faction de pêcheurs qui affrètent. Quand je m'approche de l'embarcation pour leur demander quel genre de poissons ils prennent, ils me proposent de faire la route avec eux et d'en juger par moi-même. Je saute sur l'occasion, m'empresse d'aller réveiller Thibault, et nous voilà partis en mer à bord de ce Skel, petit bateau à moteur, parés de cirés et blottis l'un contre l'autre.

Des aigrettes nous suivent de près, piquent de temps en temps pour aller harponner les morues de leur long bec pointu, et les heures défilent ainsi dans un froid glacial insoutenable.

Le capitaine coupe enfin les moteurs. Faisant signe à l'équipage de ne plus moufter, il pointe alors son doigt à 13 heures, puis nous invite à nous redresser en fixant l'horizon.

Des secondes glacées longues comme des jours et, bientôt, un premier aileron noir surgissant des flots. Puis des dizaines. Les hommes à bord, pourtant rodés au spectacle, ne retiennent pas leur ravissement.

Une famille d'orques, qui revient chaque année à la même époque chasser dans cette baie bien connue des pêcheurs, nous gratifie de sa présence

et d'un somptueux ballet. Soudain, juste sous nos yeux, une orque surgit de sous la coque, recrachant l'eau par son évent, collée au flanc par son petit.

Le visage de Thibault se relâche enfin. Moment de grâce que l'on partage à travers le même regard émerveillé.

Je ne lui ai jamais montré la vidéo de cette fameuse nuit de dispute. J'ai d'ailleurs dû l'effacer depuis. Je préfère ne garder en mémoire que sa dernière expression paisible, ce jour-là, sur notre bateau. Face aux éléments trop souvent déchaînés, Thibault et moi avons pris l'habitude, je crois, de préserver nos quelques rares instants d'accalmie partagés. Comme un réflexe de précaution.

Notre petit rituel nous a conduits vers quelques destinations moins lointaines, avant de l'interrompre de guerre lasse, fatigués d'emmener continuellement avec nous nos blessures.

ÉTERNITÉ

Une quinzaine d'années d'hôpital et de solitude ont passé, et Thibault m'avoue ne plus tout à fait voir le monde d'un œil suffisamment critique. Entre se laisser abattre ou faire la paix avec lui, la différence est devenue mince.

Sans la maladie, sans les délires mystiques, sans l'apathie, certainement qu'il aurait pris plaisir à le parcourir plus souvent en tant que photographe, ou à travers quelque mission humanitaire. Faire de longs voyages, s'installer six mois sur une île du Pacifique et les six autres à la maison, en famille.

Enfant, Thibault se voyait déjà vivre sur une île, avec un singe pour seul compagnon.

Grandir n'était pas au programme.

Ne pas grandir trop vite, en tout cas.

Aujourd'hui, s'il manque une femme à ses côtés, devenir père n'est en tout cas pas une priorité pour lui.

— Sûrement qu'une part de moine sommeille en moi. De là découle peut-être ma faculté à faire des retraites en psychiatrie ? Cela dit, avant même de tout lâcher pour la maladie, ce monde n'était pas clair. Il ne tournait déjà pas rond, pour beaucoup de gens ; les idéalistes, par exemple. Les politiciens, les publicitaires, la police, les journalistes, les banquiers, l'Éducation nationale, les garagistes... Beaucoup, beaucoup de rats crevés.

Et le refus catégorique d'aller gonfler leurs rangs.

Tout comme mon frère, je ne me conforme pas. Question de principe. Ce qui m'a d'ailleurs probablement poussé à embrasser cette vie de bohème. Et, bien que je n'aie jamais cherché à la provoquer, elle m'apparaît en tout cas aujourd'hui comme une évidence. Plus que jamais, au moment d'écrire ces lignes.

Vivre dans un éternel présent.

Voilà ce qui nous lie, Thibault et moi. C'est notre privilège. Évoluer sur une même échelle de temps, ensemble ou séparément.

Cinq ans que je vis dans mon appartement parisien. Cinq ans que je n'ai pas défait mes cartons.

M'ancrer dans le réel, investir davantage ma vie, pour quoi faire ? Pour rien au monde je n'échangerai ma ligne de fuite pour une ligne de conduite toute tracée. Je la conserve précieusement, comme une illusion de ma liberté. Elle est mon garde-fou. Et Dieu merci, elle tient bon. Dans l'incapacité ou le refus de se projeter en avant, voilà donc notre quête à Thibault et moi : faire de l'instant présent le but ultime de la vie. Pour beaucoup, ce pourrait être ça, la folie. Pour nous deux, rien ne vaut d'être physiquement cloués sur place, et spirituellement transportés ailleurs.

« Dormir à volonté.

« Se passer de montre et d'horloge.

« Cultiver la paix.

« Se défaire du jugement de l'autre.

« Savourer les plaisirs du poète : l'alcool, la bouffe et le sexe, les cigarettes aussi.

« Se savoir libre penseur.

« S'arrêter sur la beauté des choses, sur une fleur comme sur un bikini.

« Mais attention, ce mode de vie n'est pas sans conséquences. Il y a aussi le danger de se laisser endormir par la répétition du système. Tel un consommateur hypnotisé par un trop-plein à manger, toujours, à digérer encore.

« Ne plus chercher la découverte.

« Ne plus s'attendre à des surprises.

« Ne plus croire en quelques révolutions.

« Faire en conséquence, ne plus faire ! »

Mon frère vous aura prévenus : avancer en équilibre sur le fil du temps est un jeu risqué. Qui n'a pas son pareil quand vient le vertige.

BORIS

Qui d'autre que nous ?

Qui aurait pu préserver Thibault de son cataclysme ?

J'ai longtemps fustigé mes parents. Et moi avec.

Il me fallait des coupables, ils étaient tout désignés.

Nous étions en première ligne, nous aurions dû savoir comment l'éviter.

Aujourd'hui encore, dans une forme de fatalisme que je condamne, je ne cesse de me refaire le film à l'envers en tentant de pointer les endroits où nous aurions pu modifier le cours de l'histoire. Et si je récuse l'idée d'une trajectoire déterminée par un destin inéluctable, je ne peux que constater, impuissant, les dégâts.

Jusqu'à l'obsession.

Coupables. C'est ce que nous sommes.

C'est du moins ce que je pensais jusqu'à ce que je rencontre Boris.

Boris est psychiatre et chercheur en biologie moléculaire consacrée à la schizophrénie, à l'hôpital Sainte-Anne. Il interprète les phénomènes génétiques dans l'apparition de la pathologie.

Barbe hirsute et sourire mutin, il est loin de l'image que je me fais du savant fou retranché dans son laboratoire, noyé sous des montagnes de carnets d'analyses et de tubes à essais. Il me paraît surtout très jeune. Pourtant, passé une première poignée de main chaleureuse et quelques mots de bienvenue, je me sens tout de suite en confiance.

Je lui fais part de la situation vécue par mon frère et de cette culpabilité familiale. Boris entreprend alors un parallèle, en me donnant l'exemple de ce jeune patient hospitalisé à Sainte-Anne, sujet à des difficultés scolaires, à des problèmes de concentration récurrents, et dont les parents, comme beaucoup

d'autres dans le même cas, se demandent ce qu'ils ont mal fait. Il y a cette question qui revient, inlassablement : et si le cannabis était la cause de ses symptômes ? Sa réponse me stupéfait.

Boris affirme que certains facteurs environnementaux, comme le niveau de stress, ou encore l'exposition à des drogues, peuvent certes favoriser l'entrée dans la maladie, mais ils n'en sont pas la cause.

Après avoir effectué un diagnostic moléculaire sur ce jeune patient, on lui décèle une faute de recopiage dans l'ADN. Une anomalie génétique, dont ni lui ni ses parents ne sont responsables. Ce serait elle, la grande fautive. Elle, le principal facteur de risques. Dès lors que ce phénomène est identifié, Boris peut accompagner ce jeune patient en lui offrant un suivi plus adapté. Et dédouaner des parents persuadés d'être les seuls à blâmer.

Mon espoir renaît.

Mais Boris le tempère aussitôt.

La schizophrénie est une maladie qu'on sait stabiliser mais dont on ne guérit pas. Pour l'heure, on ne sait qu'établir des traitements symptomatiques. Il prend l'exemple d'une personne présentant de la fièvre à qui on prescrirait du paracétamol, mais qu'on ne saurait guérir en cas d'infection. Et c'est là que se trouve tout l'enjeu de son travail de recherches. À l'aube d'une révolution sur le diagnostic, il espère pouvoir un jour, grâce à des essais cliniques spécifiques, avancer vers un autre type de traitement. Et produire de nouveaux médicaments pour cibler les anomalies biologiques identifiées dans la progression de la maladie. Une médecine de précision devant être adaptée au plus tôt au profil du patient et à la phase de la maladie.

Je viens de passer les dix dernières années de mon existence à tirer des conclusions sur les causalités de la maladie de Thibault. Me jugeant, jugeant mes parents.

Évidemment, apprendre que la schizophrénie de mon frère découlerait principalement d'une anomalie génétique et pas seulement de son environnement me soulage d'un poids. Mais la recherche n'avance que trop lentement. Et si je me réjouis d'apprendre que, d'ici des années, elle pourrait considérablement aider les malades à mieux vivre, la seule chose qui m'intéresse est la santé de mon frère ici et maintenant.

Verrai-je un jour sa guérison ?

FILS À MAMAN

Ma mère dit le mot « espoir ».

Celui qu'un traitement puisse un jour alléger les souffrances de son fils. Leponex, Azaleptin, Zaponex – et j'en passe. Un antipsychotique « nouvelle génération » efface l'autre, sur le marché des traitements de la schizophrénie résistante. Et, bien qu'ils aient parfois le mérite de réguler la dopamine que Thibault sécrète en abondance tout en tassant un peu ses délires, jamais ces traitements n'allègent son fardeau. Ils diluent ses symptômes, mais ne les annulent pas ni ne lui permettent de mieux vivre. Mon frère continue de se battre contre l'apathie, de prendre de fragiles initiatives qu'il peine bien souvent à conduire jusqu'au bout, et vit dans une forme de réclusion qui complique son rapport aux autres.

Ma mère dit alors le mot « présence ».

Partager le plus de moments possible avec lui, peu importe son état. Comme un travail au corps, ses petits rappels sont autant de béquilles nécessaires à mon frère pour gérer son quotidien. Faire son lit, cuisiner et, plus sommairement, se lever le matin. Des gestes simples qui font qu'aujourd'hui Thibault est capable de se prendre en charge et d'investir son propre lieu de vie.

Lorsqu'il lui arrive de se déprécier, jugeant parfois infantilissante la forme d'accompagnement « obligatoire » dans laquelle il se trouve, alors ma mère incarne aussi sa mémoire. En lui rappelant tous les possibles et ce qu'il est déjà parvenu à accomplir seul. Sa formation de caviste œnologue, son bénévolat pour la Croix-Rouge de Montpellier, ses contrats courts tous honorés, comme livreur ou agent d'entretien dans les caves à vin et entrepôts

de Sète, ou encore sa formation en informatique. Son train de vie en berne reste parfois jalonné de bribes de vie active.

Ma mère dit enfin le mot « lutte ».

Cette énergie folle qu'elle doit déployer pour que la maladie de son fils lui soit le moins pénible possible. Longtemps victime d'*insight*, Thibault n'a pas conscience de ses troubles. Et quand des médecins lui proposent d'augmenter ses doses d'antipsychotiques, il s'y oppose, trop attaché qu'il est à ses voix. Ses relations imaginaires comblent de trop rares contacts humains et lui permettent, en prime, quand il y a parfaite osmose, de produire des écrits empreints d'onirisme. S'en suivent, pendant des jours et des nuits, de longues marches quasiment sans dormir, quitte à sombrer dans d'intenses moments de dislocation physique.

Ma mère a dû déployer des trésors de pédagogie pour amener Thibault à conscientiser ses symptômes, en commençant par lui suggérer de convoquer ou d'éloigner ses voix selon son état de fatigue.

Mais le combat ne se limite pas aux besoins de mon frère.

Le rapport aux institutions est parfois houleux. Ayant vécu la dépression, et l'ayant combattue grâce à des traitements couplés avec une longue psychanalyse, ma mère ne diabolise pas le milieu médical. C'est avant tout son manque cruel de moyens et de formation qu'elle condamne. Et parfois, les médecins mal renseignés, adoptant la posture toute-puissante du spécialiste. Comme ce psychiatre qu'elle rencontre avec mon père, dès les premiers signes de la maladie de Thibault, et qui ne l'invite jamais à prendre part au débat.

Il y a aussi ces moments où je la surprends à invectiver des aides-soignants réunis dans un bureau porte fermée, qui prennent leur café en attendant la quille plutôt que d'aller secouer Thibault, isolé dans sa chambre. Un combat sans relâche. Avec la résilience de notre mère comme rempart le plus solide, quand tout incite au découragement.

COLIS PIÉGÉ

En dépaquetant son cadeau, elle semble surprise. La voix éthérée d'Agnès Obel met pourtant tout le monde d'accord en règle générale.

— Bah, t'en fais une tête. Qu'est-ce qu'il y a, tu l'as déjà ?

— Oui, Guillaume, je l'ai déjà. C'est le CD que tu m'as offert l'année dernière.

Pardon, maman. Si j'ai tendance à expédier la corvée des cadeaux, après tout c'est de bonne guerre, vu ceux que je reçois. Ou bien les membres de ma famille se disent : « Il fait du rap ? On n'a qu'à lui offrir la biographie de Diam's. » Ou alors ils bâclent : « Ah bon, il fait du rap ? On n'a qu'à lui prendre une pochette-surprise de la Française des jeux. »

Résultat : quand le caissier de Gibert Joseph ne me voit pas revenir chaque année pour renouveler son stock de bouquins d'artistes à la con, c'est chez le buraliste que je pars échanger mes deux euros de gain contre un Snickers.

Au beau milieu de cette mascarade sans nom, un seul intérêt subsiste : les cadeaux de Thibault.

Si, généralement, c'est sans grande surprise que j'ouvre mes paquets, avec mon frère j'ai au moins la garantie de ne jamais savoir à quoi m'attendre et, par-dessus tout, de me fendre la poire.

Il y a deux ans, il m'offre un micro sans fil en plastique vert, avec une fonction karaoké intégrée pour pouvoir me balader en chantant faux et distribuer des acouphènes à tout-va.

Un vrai petit bijou de technologie non homologuée.

C'est farfelu, mais ça me semble encore « cohérent » avec le job que je fais.

Cette année, en revanche, il s'est surpassé : un Zippo chromé aux reflets bleu essence que surplombe une énorme tête de requin en relief, sertie de deux faux diamants roses à la place des yeux. Le même genre de requin agressif qu'on trouve floqué sur les maillots d'équipes de foot américaines ou les carlingues des P-40.

Un authentique briquet de redneck pour allumer le feu entre deux séances de Two Cold Beer.

Si j'ai toujours détesté la country et globalement les danses de salon, au moins autant qu'aller traîner mes éperons dans les pubs, j'ai surtout arrêté de fumer il y a un an. Thibault m'en avait d'ailleurs félicité.

GUILLAUME,[1](#)

Lors de ta dix-septième année, tu t'essayais (clown triste, mime vocal) au Duc de Boulogne.

Nous venions de débarquer à Caen. L'amertume de Cergy encore présente en toi, tu te repliais. De longs mois sont passés entre gribouillage de cahiers et console de jeux. Des traces de la banlieue aux traumatismes du déménagement, dans ta chambre voisine à la mienne, je t'entendais copier le destin et coller ta voix à celle du Duc.

Alors que l'argent de notre père te rendait coupable de désirer l'art des pauvres, tu en fis ta force. Cette autodérision qui, selon ton ouverture d'esprit, ferait évoluer le monde de plus d'une jeunesse ! À croire que notre père, nous ayant nourris de tous les arts, ne t'aurait pas fait ouvert à ce monde de plus d'une lumière !

Six années écoulées, l'époque du cocon familial révolue, à court de mémoire, tu vivais dans une chambre mal entretenue. Tu évoluais, pris dans cette ville assombrie de Caen que son destin aux pluies diluviennes aura refaçonée de ses mains d'ouvrière.

Tes origines, tu les vantes tel un bouddha charmant sons d'étoiles et lunes chantantes.

Ta côte *flowtée*, de par son autonomie angélique, t'offre l'inspiration divine de te reconnaître en tant que tel.

Avec tout l'entraînement vécu d'une future victoire, tu es désormais célèbre. Tu sais à jamais les goûts de la scène, malgré le peu de connaissance en la foi que nous avons, malgré le trop-plein d'origine française dont nous sommes, symboliquement, porteurs.

Je t' imagine encore en bleu nuit, revêtement sport qui, tout en coton, porte les signes babyloniens et marqués de l'imaginaire corrompu. Soif d'argent ! Pour ma part, soif de te ressembler ! Je te sais faire des réserves. Pour m'habiller aussi, comme toute poubelle rêverait d'un brin de sexe.

Quant à notre mère, son cœur pour le nôtre, ses amours contre notre vie d'homme, sa personnalité pour nous pousser à découvrir d'autres histoires, les ailleurs d'autrefois comme les imaginaires de demain.

Porte ouverte, mon frère, je la traverse avec toi.

¹. *N.d.A.* : J'ignore si les voix y sont pour quelque chose, mais Thibault a accepté de reprendre la plume pour clore le livre avec moi. J'étais venu passer une semaine dans le Sud pour l'interviewer une dernière fois et, juste avant de quitter les lieux, il m'a confié une chemise dans laquelle se trouvait ce texte, en réponse à ma missive de départ. En le découvrant à bord du train qui me ramène à Paris, je prends la pleine mesure de sa démarche. Sans véritablement savoir ce que ça lui coûte, je sais qu'il vient de transgresser ses propres règles pour me témoigner son affection et, peut-être, prendre part au projet – comme une manifestation de son approbation. Un autre de ses surprenants cadeaux...



© HERVÉ TARTARIN



FRÈRES DE LÉGENDE

Petits, Thibault et moi, on rêvait d'une enseigne à notre nom. Première brillante idée : une boulangerie. Pour élaborer un business plan, ça, pas de problème.

C'est davantage au moment de trouver une bonne accroche à coller sur nos tracts qu'on s'est rendu compte que ça allait se gâter.

La boulangerie des frères Tranchant vous ouvre ses portes entre 16 heures et 18 heures. Avant ça, vous oubliez. On dort. Donc, on a qu'à déjà dire que les viennoiseries, c'est pas utile. Et puis, flemme de pétrir la pâte à pain, donc laissez tomber les baguettes. En fait, oubliez la boulangerie. Et qu'elle a ouvert, surtout. La boulangerie des frères Tranchant vous ferme ses portes entre 16 heures et 18 heures. Et le reste du temps aussi.

Le problème est que, quel que soit le programme, il n'y a pas un seul manuel scolaire qui soit en mesure de nous enseigner comment entrer dans la vie active tout en restant léthargiques. Il existe pourtant des frères autodidactes pour nous montrer le chemin. De ceux qui ont bâti leurs légendes hors des sentiers battus.

Allez ! Hommage aux pressés d'entrer en cours uniquement pour choper les places du fond, près du radiateur :

Aux frères Wanted, pour les barbichettes qui finissaient toujours en baston et parce que mon petit frère me doit toujours « le respect éternel ».

Aux frères Coen, pour notre conversion au « dudéisme » avant l'heure, nos journées passées en robe de chambre et les samedis soir à siroter des

white russians au bowling de Mondeville.

Aux frères Wachowski, pour les « pilules » qui t'envoient dans la matrice et la station de métro du Mérovingien dans laquelle ça ne nous emmerderait absolument pas de rester bloqués jusqu'à nouvel ordre.

Aux jumeaux Kray, pour le petit trafic de stupéfiants auquel je m'adonnais à l'IUT d'Ifs. Mon frère tapait dans mes plaquettes pour sa consommation perso ou pour refiler des barrettes à ses potes. Il n'y avait pas de quoi non plus monter une pègre locale.

Aux frères Gallagher, pour l'indiscipline et le look parka, Stan Smith et jeans 501 brut des années collège.

Aux frères Van Gogh, parce que les talents d'écriture de Thibault ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd et que je compte bien les rentabiliser.

Aux frères Charlie et Raymond Babbitt, pour la phobie qu'a Thibault des avions et nos périples toujours mouvementés. Et parce que rien de tel que se mettre en cavale avec son frangin taré pour nouer des liens indéfectibles. Évidemment, le terme « taré » vaut pour nous deux.

Aux Blues Brothers, parce qu'on part toujours en « mission pour le Seigneur » et que seules Ses voix et celles dans la tête de mon frère sont impénétrables.

Aux frères Grimm, pour les histoires pas toujours féeriques qu'on vous raconte là et la cabane en pain d'épices qu'on fera construire avec l'argent du livre.

RÉPONSE À 10 K

Quand Thibault tombe malade, je crois être indifférent au sort qui lui est réservé. En vérité, je ne remarque pas, alors qu'indifférent, je le suis devenu à tout.

En explorant les méandres de notre histoire commune, en fouillant à l'intérieur de cette fameuse boîte noire où sont allés mourir d'innombrables souvenirs, je fais remonter un épisode particulièrement troublant.

On est en 2000, soit un an jour pour jour avant l'apparition des premiers symptômes de Thibault. Je termine ma première année à l'IUT d'Ifs où je réussis au culot, sans trop forcer. Je suis à la jonction de plusieurs bandes d'amis, j'ai du succès dans ce que j'entreprends ; j'initie mes propres projets, partage mon temps entre musique et bringues, bref, je vis ma jeunesse à deux cents à l'heure comme dans un film de Larry Clark.

Et puis, au cours d'un après-midi comme on en passe alors des dizaines, assis sur un muret devant le skateshop d'un pote, à fumer, à refaire le monde, à mater les uns rider, les autres rapper leurs derniers textes, je suis subitement pris d'une étrange sensation de vide.

Je rentre chez moi, j'attrape quelques bières dans le frigo et pars m'enfermer dans ma chambre pour boire toute la journée. Et je recommence les jours suivants. Sans vraiment comprendre ce que je ressens ni même ce qui se produit en moi, je me détache de mes potes et traverse la fin de l'été dans ce drôle d'état asthénique. Le monde dehors n'existe plus.

Puis la rentrée de septembre arrive et, comme si rien ne s'était passé, je reprends le cours de ma vie.

Était-ce une première phase dépressive ?

Le pic ressenti ce jour-là m'a laissé comme un voile mélancolique qui ne m'a plus jamais quitté.

Jusqu'à cette plongée dans notre passé, je pensais que mon mal avait pris racine à la transformation de Thibault. Le fait est que je suis resté dans cet état léthargique des années encore après qu'il est descendu vivre dans le Sud, et que son état de détresse, celui que je pensais être la cause de tous mes maux, s'est révélé à l'inverse l'élément déclencheur de mon réveil.

Au gré de tous ces moments partagés à deux, quand je lui rends visite ou lorsqu'on part en voyage, je sors peu à peu de mon marasme jusqu'à ressentir sa souffrance.

Soudain, je mesure combien, toutes ces années, mon frère n'a eu de cesse de vouloir exister et de toutes ses forces. Il a fallu que j'accepte d'aller à sa rencontre une nouvelle fois pour le comprendre. Bien que mes intentions de départ n'aient pas toutes été très honorables, ces discussions échangées dans la pudeur de nos face-à-face m'ont permis de retrouver le frère que je croyais disparu. C'est au cœur de son intimité, de sa folle singularité qu'il m'attendait.

Comme une perche tendue qu'il m'a offert de saisir, en acceptant de s'embarquer avec moi dans la rédaction de ce livre. Et, chose étrange, c'est en traversant les portes de son hallucinant monde intérieur que j'ai pu remettre la main sur cette partie de moi qui s'était brutalement éteinte un après-midi de juillet.

Aujourd'hui, Thibault ne part plus dans tous les sens. Il ne veut plus. Il est fatigué. C'est comme un aveu de sagesse.

Il ne marmonne plus de phrases cryptiques.

Et ses voix ? Est-ce qu'elles continuent de lui intimer quoi dire, quoi faire ? Est-ce qu'elles peuplent toujours son monde ?

Ou est-ce qu'avec l'âge, l'habitude et le temps, il les dissimule un peu plus soigneusement ?

Je n'aurai probablement jamais la réponse.

Peu importe. Car je mesure pleinement ma chance d'évoluer ainsi aux côtés de ce frère à la fois hors du commun et extraordinairement humain.

Nos deux destins sont étroitement liés, au-delà des liens du sang. Thibault n'est pas seulement un frère, je réalise qu'il est aussi un meilleur ami.

Le seul qui me soit resté loyal.

Le seul qui me comprenne et qui me porte.

Mon épaule la plus solide.
Le véritable Chevalier Lumière, c'est lui.

— Alors mon frère, qu'est-ce que tu comptes faire de tout cet argent ?

— Aucune idée... Je retournerais bien en Roumanie. La dernière fois, j'en suis parti un peu précipitamment. Aller payer mon tribut au Comte, et, pourquoi pas, trouver une chambre d'hôtel et reprendre mes poèmes là où je les ai laissés. D'ailleurs, on pourrait peut-être faire le voyage à deux ?

— T'as toujours la carte du monde qu'on avait chopée avant l'Islande ?

— Ouais.

— J'ai un train dans quarante minutes, je viens te voir.

UN GRAND MERCI,

À Thibault, mon magnifique Icare. Merci pour ta confiance ;
À mes parents, pour leur soutien – famille Bruneau, famille Tranchant ;
À Nour, la relève. Comme tu peux le constater, il y a du boulot !
À France Hofnung, mon œil toujours bien avisé ;
À Marie Eugène, ma seconde main sur ce projet ;
À Pélagie Nicolas, Arnaud Le Guilcher, Stephan Bourdoiseau, Alexis Monier, Pierre-Olivier Toublanc, Gabriel Korda, Sabrina Arab et Emmanuelle Bucco-Cancès ;
À Caroline Gioux, Alexane Lepoan, Hélène Vaultier et Danièle Bouilly ;
À HarperCollins, Wagram Livres et 3^e Bureau ;
À Maxime Perez Zitvogel et Lucille Zola, de l'association « Schizophrènes et fiers, et fières » ;
À Bénédicte Chenu et Jean-Bernard Gallois ;
À Boris Chaumette et son service de recherches de l'hôpital Sainte-Anne ;
À Hervé Tartarin pour nos photos d'enfance.

CRÉDITS

Nous n'avons fait que fuir

Compositeurs : Denis Barthe, Bertrand Cantat,
Christophe Perruchi, Jean-Paul Roy,
Serge Teyssot-Gay
Auteur : Bertrand Cantat
Éditeur : ND Musique
Interprète : Bertrand Cantat

Tea for Two

Compositeur : Vincent Youmans
Auteur : Irving Caesar
Arrangeur : Francis Salabert
Éditeur : Harms Inc

© 2020, HarperCollins France.

© 2020, Wagram Livres.

Conception et réalisation graphique : Caroline Gioux.

ISBN 979-1-0339-0757-2

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.
Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

WAGRAM LIVRES

61, rue de Turenne, 75003 Paris

Tél. : 01 56 53 76 00

www.wagram-stories.com